

Venise sauvée, tragedie. Représentée par les Comédiens françois, le 5 décembre 1746... [Seconde édition]

Auteur : La Place (de), Pierre-Antoine (1707-1793)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

104 Fichier(s)

Les mots clés

[Tragédie en 5 actes et en vers](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-18854

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11997175k>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie)

Éléments codicologiquesV-[3]-88 p. ; in-12

Date

- 1747-12-05 (date de la première représentation à la Comédie Française)
- 1747 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, chez Jacques Clousier

Relations entre les documents

Collection Venice sauvée

[Venise sauvée, tragédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition approuvée cet

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

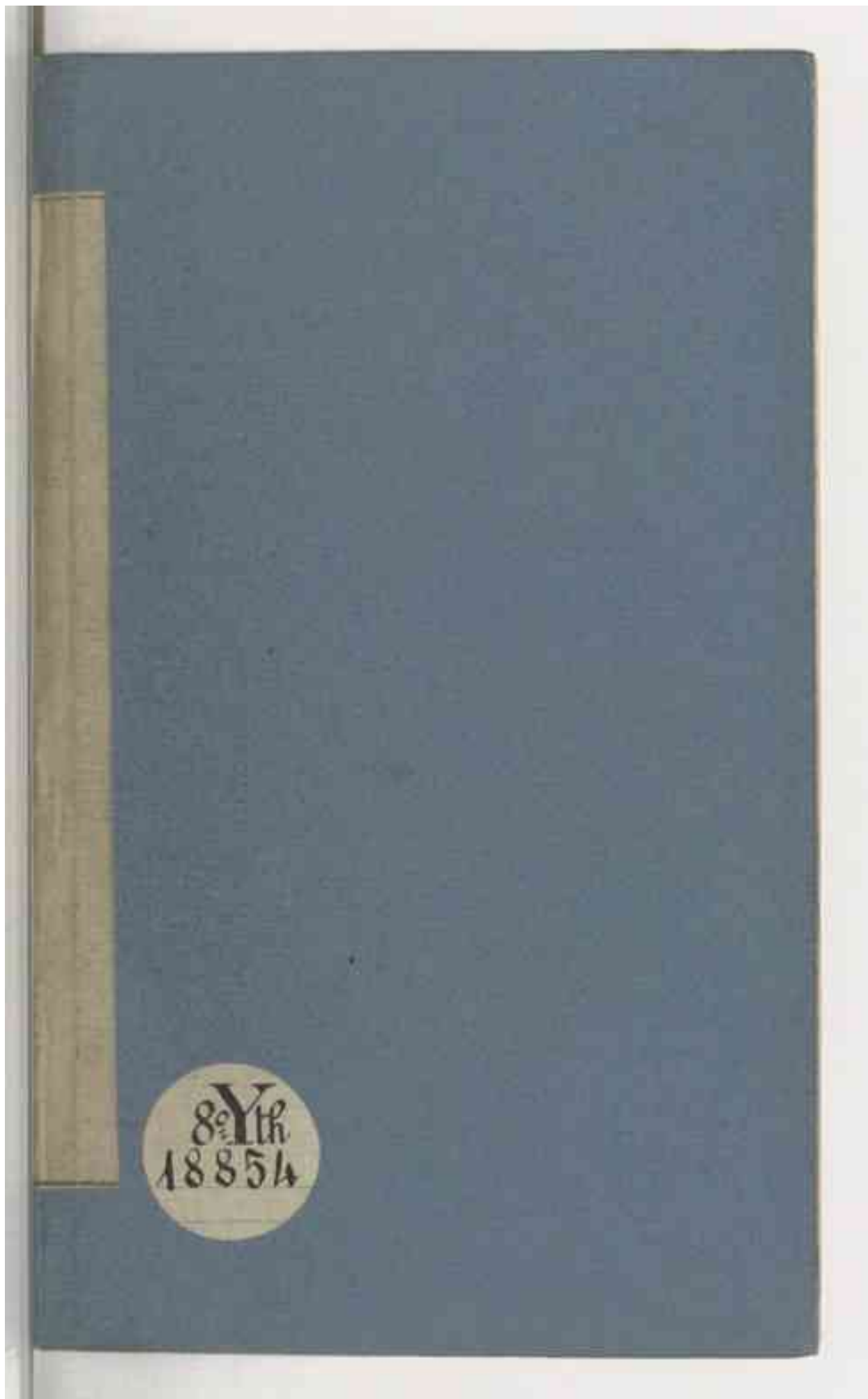
Citer cette page

La Place (de), Pierre-Antoine (1707-1793), *Venise sauvée, tragédie. Représentée par les Comédiens français, le 5 décembre 1746...* [Seconde édition], 1747 (date de l'édition) ; 1747-12-05 (date de la première représentation à la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

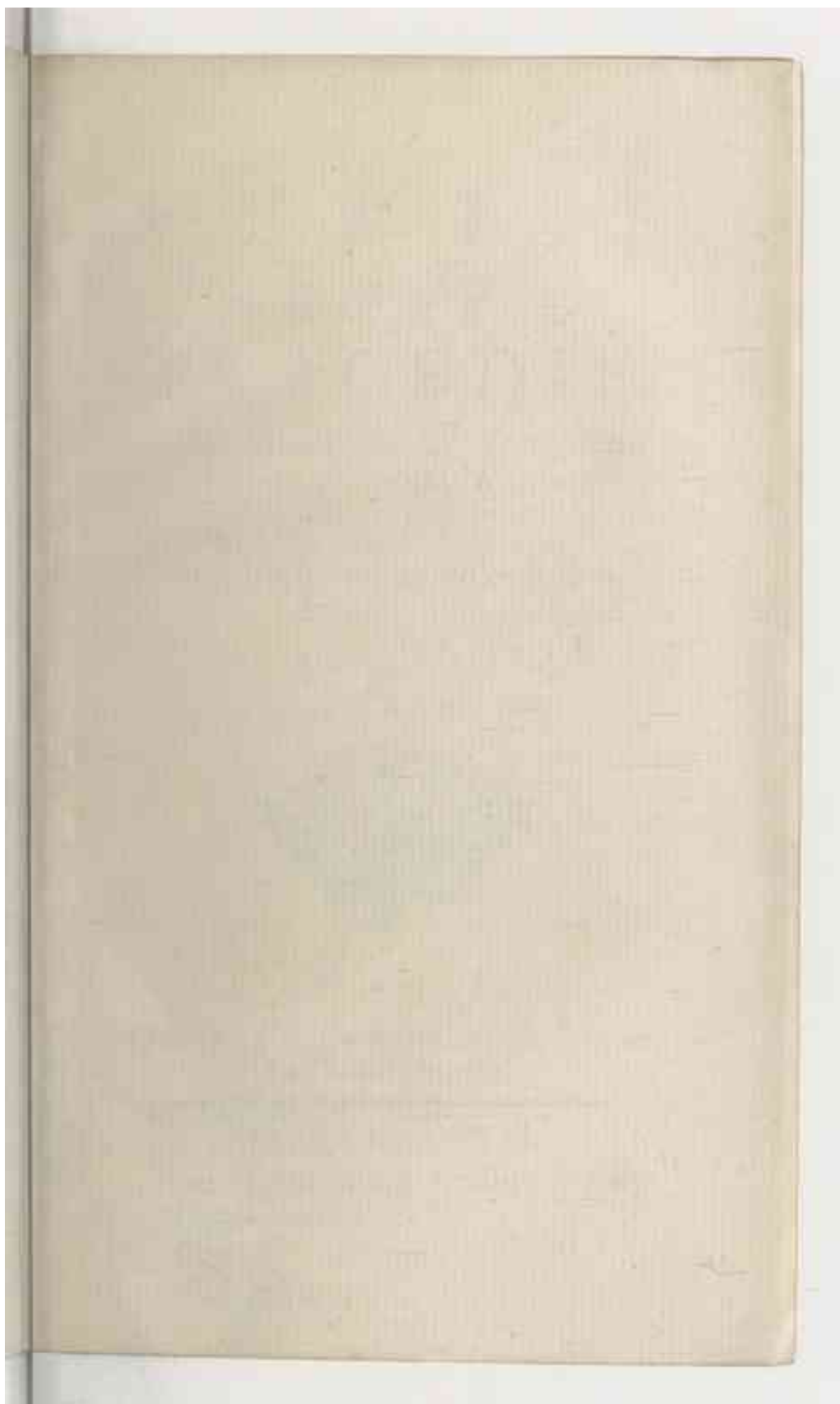
Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/101>

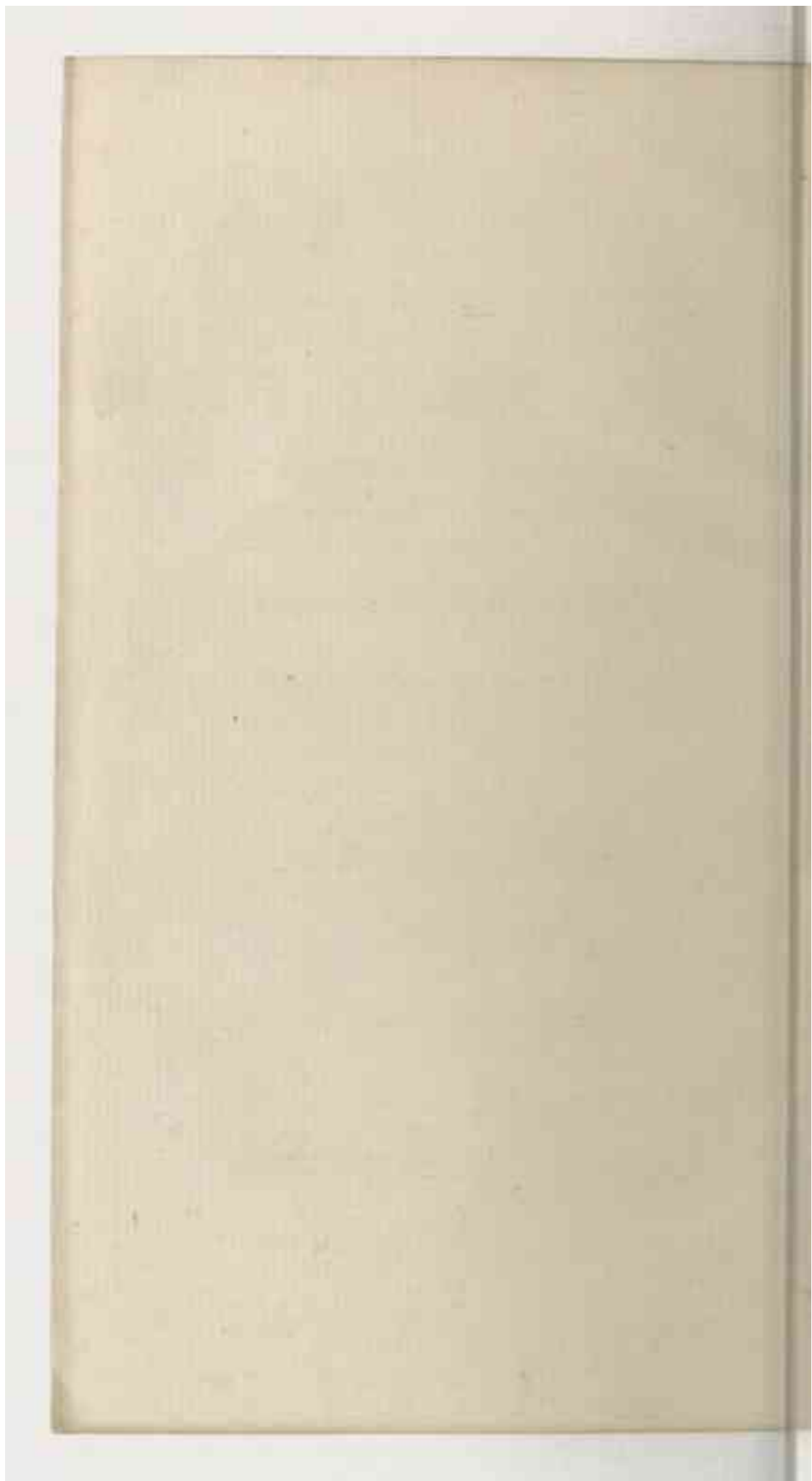
Notice créée le 28/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France







V E N I S E
S A U V É E,
T R A G E D I E.

*Représentée par les Comédiens
François, le 5 Décembre
1746.*

*Præcipitandus est liber spiritus.
Petranius.*

SECONDE EDITION.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Y Th.
18854.

V E N I S E
S A U V E E
T R A G E D I E

Par M. de Voltaire
Comédie en cinq actes
1746.

Représentée sur le Théâtre de Paris
Le 17 Mars 1746.

SECONDE EDITION

Par M. de Voltaire



Paris chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National
au Salon de Peinture

PL. 1746. X. 114
N. 1746. X. 114



P R É F A C E .



N Auteur Dramatique , assez heureux pour n'avoir que des remerciemens à faire au Public , ne s'avise guères de l'ennuyer par une longue Préface. Trop content d'avoir trouvé grace devant des Juges aussi éclairés que respectables , le sentiment de ma reconnoissance me met seul la plume à la main ; & sans m'enorgueillir d'une indulgence , que je ne dois sans doute qu'à ma qualité de Débutant au Théâtre , je sens d'autant plus vivement tout ce qui me reste à faire pour m'en rendre digne à l'avenir.

J'ajouterai seulement que quelques recherches que j'aye faites , je n'ai pu parvenir jusqu'à présent à constater précisément la date de la représentation de cette pièce sur le Théâtre de Londres. Les deux seuls exemplaires que je connoisse , prou-

a ij

vent non-seulement , par l'Epître dédicatoire à la Duchesse de Portsmouth , & par l'Epilogue de la Pièce , qu'Otway l'écrivit sous le Règne de Charles II. mais encore , que ce fut dans le tems où la religion du Duc d'Yorck * devenue suspecte aux Anglois , commençoit à échauffer contre lui les esprits de quelques fanatiques infectés des odieuses maximes de Cromwel. On peut , par conséquent , en fixer l'époque à l'année 1672 , ou au plus tard en 1673 , puisque les Historiens nous apprennent que c'est alors que le commandement de la flotte Angloise fut donné au Prince Robert , pour dissiper les ombrages que les Factieux avoient fait naître contre les sentimens du Duc d'Yorck.

Cette seule observation prouve , qu'Otway n'a pû prendre le fond du sujet de la Tragédie que dans Nani , & dans les autres Auteurs Italiens qui ont parlé de la conjuration de Venise , & non pas dans l'Abbé de S. Réal , comme bien des personnes l'ont crû : car ce dernier n'a donné ce beau mor-

* Depuis , Roi d'Angleterre , sous le nom de Jacques II.

P R E F A C E. v

ceau d'Histoire, qu'en 1674, c'est-à-dire plus d'un an après la Pièce d'Otway.

Quant aux changemens, augmentations, ou retranchemens que j'ai crû devoir faire à mon original, avant de l'exposer sur la Scène Françoisé, je ne puis mieux en instruire le Public que par la traduction littérale, de la Pièce d'Otway, qui paroîtra au premier jour dans le cinquième volume du Theatre Anglois.



Discours prononcé par le sieur ROSELI, à
la première Représentation de
VENISE SAUVÉE.

LE Théâtre François asservi à des règles fondées sur la nature , sur la raison , & sur les bienfaisances , est sans doute le seul Théâtre de l'Europe , où l'on voit revivre le vrai goût d'Athènes & de Rome. Conquérans aussi dans ce genre , nous avons vu nos Auteurs célèbres , quoiqu'affez riches de leurs fonds , ajouter à l'éclat de notre Scène les richesses dramatiques des autres Nations , & se les rendre propres , en les embellissant.

Le Théâtre des Anglois seul , peut-être trop peu connu en France jusqu'aujourd'hui , est échappé aux recherches de ces grands Hommes. Nous avons cru, Messieurs, qu'une idée de leur Tragédie , dépouillée des licences qui souvent la dégradent , & ramenée autant qu'il est possible , aux loix de la vraisemblance , pourroit en piquant votre curiosité , nous offrir un moyen de vous prouver le zèle qui nous anime , & notre attention à diversifier vos amusements. Nous ne sentons pas moins , ainsi que la

Traducteur de cet Ouvrage, tout ce que cette En-
prise a de hazardeux, pour peu que l'on perde de
vue l'extrême difficulté de resserrer la liberté An-
gloise dans des bornes assez étroites pour ne point
blesser la juste délicatesse du goût François ; si l'on
oublie enfin que l'Auteur n'a pu, sans dénaturer le
genre du Tragique Anglois, l'assujettir absolument
aux règles que notre Théâtre exige.

Daignez, Messieurs, écouter un foible Essai, qui
sans tirer à conséquence par rapport au vrai goût de
la Tragédie Française, peut, en se perfectionnant
par degré, vous procurer un genre d'amusement de
plus, & à nous la satisfaction de vous donner plus
souvent de nouveaux plaisirs.





ACTEURS.

PRIULI, pere de Belvidera. *M. Sarazin.*

JAFFIER, gendre de Priuli. *M. Delanoue.*

PEDRE, ami de Jaffier. *M. Grandval.*

RENAULT, Chef des Conjurés. *M. Legrand.*

BELVIDERA. *Mlle. Gaussin.*

LE DOGE de Venise. *M. Paulin.*

Sénateurs, Conjurés, Officiers, Gardes.



La Scène est à Venise.



VENISE SAUVÉE,
TRAGÉDIE.

*Le Théâtre représente le Cours du Rialto.
On voit le Palais du Sénat dans l'en-
foncement.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER.

PRIULI.



Me tromper encor oserois-tu pré-
tendre,

Perfide?... Que veux-tu? Je ne
puis rien entendre:

Fuis, laisse-moi....

A

VENISE SAUVÉE,
JAFFIER.

Calmez d'odieuses terreur
N'insultez pas du moins à mes vives douleurs ;
Ecoutez un ami que votre haine accable,
D'autant plus malheureux qu'il se croit moins
coupable !..

O Ciel ! qui suis-je donc, pour ainsi m'avilir ?
N'importe, c'est mon sort, & je veux le remplir :
Dût l'orgueil en gémir, l'amour me le commande.
Seigneur, écoutez-moi !..

PRIULI

Que veux-tu que j'entende ?
Puis-je te croire encor ? ne m'as-tu point trahi ?

JAFFIER.

Si vous me connoissiez, je serois moins haï.

PRIULI.

Lâche, pour mon malheur, j'ai trop sçu te con-
noître :

Tout autre à mes regards rougiroit de paroître.
Quoi, pour te retracer ta honte, & mes regrets,
Faut-il te rappeler ton crime, & mes bienfaits ?
As-tu donc oublié, qu'échappé du naufrage,
De retour en ces lieux, après un long voyage,
Mon amitié t'offrit, pour braver ton malheur,
Mon Palais, mes amis, ma fortune, & mon
cœur ?

TRAGÉDIE.

3

Ne te souvient-il plus, avec quelle constance
 Publiant en tous lieux tes vertus, ta naissance,
 Je fis raire les loix d'un Sénat rigoureux,
 Et te remis au rang qu'avoient eu tes yeux ?
 Ton bonheur me charmoit : il étoit mon ouvrage !
 Un fils, hélas ! eût-il exigé davanrage ? . . .
 Que l'on trompe aisément les yeux de l'amitié !
 Eh, quel autre de-toi se seroit défié ?
 Opprobre de mes jours, fléau de ma famille,
 Pour prix de mes bienfaits tu séduisois ma fille !
 Et trahissant l'espoir d'un pere infortuné,
 Tu m'arrachois un bien que je t'aurois donné,
 Si ma promesse ailleurs . . .

J A F F I E R.

Si je vous l'ai ravie,
 Seigneur, c'est à moi seul que vous deviez la vie.
 Rappeliez-vous ce jour où les vents & les flots
 Mençoient de plonger Venise sous les eaux :
 Par un torrent affreux votre fille enlevée,
 Sans moi, sans mon amour, eût-elle été sauvée ?
 Que ne peut un amant dans ses premiers trans-
 ports ?
 Je bravai le péril, je vous fus cher alors !
 Je remis dans vos bras cette fille chérie,
 Et je lus mon bonheur dans son ame attendrie.
 Notre timidité vous cacha nos soupirs :
 Hélas, l'hymen enfin combla tous nos desirs !

A ij

4 VENISE SAUVÉE,

Cet instant fit mon crime , & la rendit coupable ;
Si l'amour à vos yeux n'est jamais pardonnable ;
Si la reconnoissance , & le plus saint des nœuds ,
Ne peuvent des amans justifier les feux.

P R I U L I.

Arrête : dis plutôt, que ton ingratitude
S'est fait de me tromper une coupable étude ;
Que jamais un ingrat n'a rougi de trahir ;
Que tu me devois trop , pour ne pas me haïr ?
Ah ! puissent les transports d'une femme volage ,
N'être de ton bonheur qu'une trompeuse image ;
Puissez-vous , comme moi , dans vos perfides
cœurs ,

Ne trouver qu'artifice & replis imposteurs ;
Et pour comble de maux dignes de ma vengeance,
Puisse toujours le Ciel tromper ton espérance ;
Permettre , que l'hymen ne t'offre pour tous fruits ;
Que haines, que dégoûts, que discorde, qu'ennuis ;
Accabler en un mot vos têtes criminelles ,
Des maux que son courroux doit aux enfans ré-
belles !

J A F F I E R.

Tu t'irrites en vain : tous ces funestes vœux
Ne seront pas du moins exaucés par les Cieux.
Hélas ! rien de nos feux n'eût altéré l'ivresse,
Si ton ame , d'un père avoit eu la tendresse.

TRAGÉDIE

3

Ta fille, en me donnant ce titre souhaité ;
 Vient d'ajouter encore à ma félicité :
 Achève son bonheur, le mien, & le tien même ;
 Ne sois point sourd aux cris d'une fille qui t'aime
 Que l'espoir du pardon ne nous soit point ravi ;
 Daigne te souvenir, que je fus ton ami !
 Dans mon fils au berceau vois l'enfant de ta fille ;
 Vois renaitre, par lui, ton auguste famille ;
 Connois en lui ton sang, qu'il soit cher à tes yeux
 Et goûte le plaisir, de faire des heureux !

PRIULI.

Tu me caches en vain l'intérêt qui t'inspire ;
 Les larmes d'un ingrat n'ont pas droit de séduire ;
 Tu t'es trop applaudi d'avoir trompé ma foi.
 Ton fils m'est étranger, puisqu'il est né de toi.
 Qu'il vive, pour pleurer le crime de son pere,
 Pour détester en toi l'auteur de sa misère,
 Et de tes derniers ans empoisonner le cours !

JAFFIER.

Puis je te méconnoître, à cet affreux discours ?
 Pere dénaturé, nos malheurs, & nos larmes,
 Si j'en crois tes fureurs, ont donc pour toi des
 charmes ?

PRIULI (à part.)

Je le voudrois du moins !

A iiij

4 VENISE SAUVÉE,

J A F F I E R.

Que ne fais-je au tombeau?

Ta fille.....

P R I U L I.

Plût au Ciel !

J A F F I E R.

Serois-tu son bourreau ?

Parle ? Oserois-tu !...

P R I U L I.

Non : mais mon ame outragée,
Par ses larmes , du moins , croiroit être vengée :
Pour toi trahi par elle , & malheureux par toi ,
Ta perte la rendroit plus à plaindre que moi.

J A F F I E R.

Cruel ! tu te prévaus de cette vive flame
Que ta fille , ou le Ciel , alluma dans mon ame ,
Pour accabler ainsi son d'plorable époux :
Ah , si je l'aimois moins , craindrois-je ton cou-
roux ?

Ah , si je l'aimois moins ce père qui m'offense
Pourroit-il échapper à ma juste vengeance ?
Sans ta fille sur moi , quel seroit ton pouvoir ?
Si je te la ren dois , quel seroit ton espoir ?

P R I U L I.

Tu n'oserois.

J A F F I E R.

Moi ?

TRAGÉDIE.



PRIULI.

Non : ma haine t'en défie.

JAFFIER.

Non, Seigneur, non, Jaffier perdrait plutôt la
vie.

Nul pouvoir, nul danger ne peut m'en séparer,
Loin de briser nos nœuds, je veux les reserrer.
Envain, depuis trois ans, votre haine inflexible
Rend-t-elle à nos besoins votre cœur insensible :
Leur nom à votre fille est encore inconnu,
Et son cœur par le mien fut toujours prévenu
Fille d'un Sénateur, sortant de l'abondance,
Elle n'a point encor senti la différence
De votre état au mien. Inspiré par l'amour,
J'ai su pourvoir à tout. . . . mais ce funeste jour,
En éclairant ma chute, & mon malheur extrême,
Sans vous, va me priver de l'espérance même ! ..

PRIULI.

Rends-en grace à l'amour . . . , laisse-moi mal-
heureux :

Adieu ; je suis vengé : c'est tout ce que je veux.



SCENE II.

JAFFIER, *seul.*

C Hère épouse ! à tes pieds j'irois gémir sans
doute . . .

Eh, quel obstacle humain m'en fermeroit la route ?
Quel péril menaçant détourneroit mes pas ,
Si la honte, & l'amour ne les arrêtoient pas ? . . .
Mais , comment approcher de ces fatales portes ,
Qu'assiégent maintenant les avides cohortes
De mille malheureux que mon nom a séduits ?
Qui de leurs vains travaux redemandent les fruits ?
Pourois-je m'abaisser à ces lâches souplaises ,
A ces dehors fardés , à ces fausses promesses ,
Qui toujours sans effet , dégradant leur Auteur ,
Sans retarder sa perte , altèrent son honneur ? . . .
Quel état , juste Ciel ! cependant j'aime encore . . .
Chère Belvidera ! que dis-je ? je t'adore !
Mon cœur immola tout à ta félicité :
Puis-je te plaire encor dans mon adversité ? . . .



TRAGÉDIE.

SCÈNE III.

JAFFIER, PEDRE.

PEDRE.

E Scéce-toi, Jaffier ?

JAFFIER.

Oui.

PEDRE.

D'où naît cet air farouche ?

Ces mots entrecoupés qui sortent de ta bouche ?

Tu ne me répons point ! parle ? à quoi rêves-tu ?...

JAFFIER.

Ce qu'on appelle honneur, est-il une vertu ?

Le crois-tu fait pour tous, & nécessaire au monde ?

PEDRE.

Sans doute : c'est sur lui que son repos se fonde.

C'est lui, qui des humains entretenant l'accord,

Doit mettre le plus foible à l'abri du plus fort ;

Dont la voix sur les cœurs exerçant sa puissance,

Masque nos passions, ou restraint leur licence,

Fait un héros d'un lâche, arme, ou retient son
bras,

Donne la vie aux Loix, & régle les Etats.

En cet instant, ami, l'honneur même t'inspire..

P E D R E.

Tu te trompes, mon cœur en connoit peu l'em-
pire.

Si l'honneur me guidoit, si j'étois vertueux,
Verois-je sans frémir mon, ami-malheureux ?
Verois-je sans horreur, un Senat imbécille
Accabler sous son joug cette superbe ville:
Juges, Législateurs, & Tyrans à la fois,
Au gré de leur caprice interpréter les loix;
Et dans les noirs accès de leur haine implacable,
Opprimer l'innocent pour sauver le coupable ?
Oublierois-je, en un mot, que d'indignes rivaux
Jouissent, par leur choix, du fruit de mes tra-
vaux,

Tandis que gémissant de ma gloire flétrie,
Je traîne sous leurs yeux une mourante vie ?
Tandis qu'un Sénateur, ravisseur de mes biens,
Condamné par les loix, trouve encor des sou-
tiens !

Et qu'un autre, bravant la douleur qui me presse,
M'enlève impunément l'objet de ma tendresse ?...
Est-ce assez, cher ami, de sentir ses malheurs,
D'en connoître la cause, & de verser des pleurs ?

TRAGÉDIE

16

Car je résiste en vain à ceux que tu m'attaches !...

J A F F I E R.

Que dis-tu , cher ami ? . . .

P E D R E.

Que nous sommes des lâches ;
Que ton affreux Sénat peut redoubler les coups ,
Sans crainte d'allumer notre impuissant courroux ;
Que malgré mes exploits , & malgré ton courage ,
Il voit en nous , deux cœurs formés pour l'esclavage ;

Et qu'il peut tout oser ô mânes de Brutus !
Si le Ciel dans mon sein eût versé tes vertus ,
Gémirions-nous long-tems sous le poids de nos
chaines ?

Me bornerois-je , hélas , à partager les peines
D'un déplorable ami , digne d'un meilleur sort :
Est-il quelque danger , pour qui craint peu la
mort ?

Victime des fureurs d'un barbare Beau-pere ,
Tenteroit-il envain de fléchir sa colere ?
Se verroit-il réduit

J A F F I E R.

Achévé.

P E D R E.

Je ne puis . . .

O , Jaffier ! . . .

J A F F I E R.

Ne crains pas d'augmenter mes ennui

12 VENISE SAUVÉE,

Mon ame, à la douleur dès long-tems est ouverte ;
Et dusses-tu l'ai grir , en m'annonçant ma perte...

P E D R E.

Eh bien , je te l'annonce.

J A F F I E R.

Un autre en frémitoit ,
Ami ! mais dès long-tems , mon cœur s'y prépa-
roit....

Poutfuis , je vis encor,

P E D R E.

J'admire ta constance.
Soutiens-la , s'il se peut. Lassé de ton absence ,
Je courois te chercher , lorsqu'arrivant chez toi
Je me sens pénétré de surprise & d'effroi !
De l'aveugle Thémis , un tas de satellites ,
Du Palais de ton pere occupoit les limites :
Rien n'y pouvoit entrer , je presse & prie en vain ;
J'apprens , que du Sénat un décret inhumain ,
A de vils Citoyens armés de tes promesses ,
Livre , de tes ayeux , les antiques richesses ;
Que ce même décret , en proscrivant tes feux ,
De ton funeste hymen avoit rompu les nœuds.
Juge de ma surprise , & de mon trouble extrême ,
En le voyant signé par ton Beau-pere même !...
Sur leur proie à l'instant ces vautours acharnés ,
Laisent , sans ornemens tes murs abandonnés :
Tou

T R A G E D I E. 13

Tout s'éclipse avec eux, dans ce moment funeste,
Et l'affreuse misère est tout ce qui te reste.

J A F F I E R.

Grace au Ciel ! rien ne peut augmenter mes
malheurs.

P E D R E.

Peins-toi ta digne épouse, à travers ces horreurs ;
Levant en vain au Ciel des yeux baignés de larmes
Sa surprise, ses cris, ses sanglots, ses allarmes
Au cœur le plus féroce inspirant la pitié ;
Quel tableau, pour un cœur sensible à l'amitié !
Je l'ai vu, cher ami, ce spectacle terrible...

J A F F I E R.

L'excès de mon malheur m'y rendoit insensible ;
Mais les maux, mais les pleurs d'un objet adoré,
Rassembloient les Enfers dans mon cœur déchiré...

P E D R E.

Est-ce là ce Jaffier que Venise renomme ?
Il pleure ! ... :

J A F F I E R.

Eh ! quel espoir me reste-t-il ?

P E D R E.

Sois homme ;

J A F F I E R.

Dieu ! si je l'étois moins, chercherois-je la mort ?

P E D R E.

Tu cèdes par foiblesse aux caprices du sort.

B

14 VENISE SAUVÉE;

Ah, si ton cœur, du mien imitoit la constance,
Il te reste un espoir....

J A F F I E R.

Quel est-il ?

P E D R E.

La Vengeance.

Unique & seul recours des grands cœurs opprimés,
Pourquoi le négliger ? sommes-nous déarmés ?
Sommes-nous sans amis ? sont-ils tous sans cou-
rage ?
Sentent-ils moins que nous le poids de l'escla-
vage ?

Ce Sénat tyrannique est-il aimé de tous ?
Et son sceptre de fer n'a-t-il blessé que nous ? ...
Ne vois-tu pas le but de son décret inique ?
Peux-tu n'en pas sentir la noire politique ?
Dépouillé de tes biens, sans amis, sans secours,
Proscrit, deshonoré, quel sera ton recours ?
Et tu prétends mourir ! cet épouse si chère,
En rentrant sous les loix d'un implacable père,
Ira donc expier le crime de ses yeux,
Et détester le jour qui te rendit heureux ?
Si tu l'aimes, conçois les maux où tu l'exposes,
Vois ce que tu lui dois : meurs, ingrat, si tu l'oses.

J A F F I E R.

Ciel ! augmente plutôt l'horreur de mon destin !

TRAGÉDIE.

15

P E D R E.

Je revois l'homme , en toi.

J A F F I E R.

Oui , je le suis enfin :

Chere Belvidera , je vangerai tes larmes !...

Ecoute...Priuli...l'auteur de nos allarmes ,

Est...un Sénateur ?...

P E D R E.

Oui : mais un monstre.

J A F F I E R.

Il mourra.

Sen sort est décidé.

P E D R E.

Ma main l'accomplira :

N'en parlons plus , Adieu ; souviens-toi que je
t'aime ;

Déguise ton espoir aux yeux de l'amour même !

Ton bonheur & le mien m'arrachent de ces lieux.

Reviens-y dans la nuit , je t'en instruirai mieux :

La gloire , & l'amitié , m'arment pour ta défense.

J A F F I E R.

Quel que soit ton dessein , sois sûr de mon silence.



B ij

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

Sort injuste, & cruel ! si tu m'as destiné
Pour être des humains le plus infortuné ;
A d'éternels affronts si mon cœur doit s'attendre ;
Pourquoi le formas-tu si sensible, & si tendre ?
Pourquoi le formas-tu sincère, & généreux
Etoit-ce pour me rendre encor plus malheureux ?
Un stupide, un ingrat, un lâche est moins à
plaindre :

Il faut avoir un cœur, pour sentir, & pour
craindre ;

Tout sentiment est mort où l'honneur ne peut
rien.

Mais quel que soit mon cœur est-il digne du tien ?
Chère Belvidera, ...que vois-je ? Dieu ! c'est elle...



SCÈNE V.

JAFFIER, BELVIDERA. *Deux
Suivantes.*

BELVIDERA.

O Nerine, volons à la voix qui m'appelle :
Guidez les pas tremblans d'un corps mal affermi...
C'est lui, c'est mon époux, mon maître, & mon
ami !

Mes maux sont oubliés à cette chère vue :
Ce n'est que de plaisir, que mon ame est émue ;
L'amour est dans mon cœur, la joye est dans mes
yeux,

Et dans ces bras chéris je retrouve les cieux !
Ah ! rends-moi ces regards qui me peignoient ton
ame

Dans les premiers transports de ta naissante flamme ;
Rassure un tendre cœur, déjà trop alarmé ;
Et sois encor sensible au plaisir d'être aimé !

J A F F I E R.

Des biens que m'envia la colère céleste,
Chère épouse ! ton cœur est le seul qui me reste.
Hélas, si tu connois ton malheureux époux,
Ose-tu bien penser qu'il n'en soit point jaloux ?

B iij

18 VENISE SAUVÉE,

N'es-tu pas toujours tendre, aimable, & vertueuse ?

Quelle seroit, hélas, ma destinée affreuse,
Si dans l'état horrible où me réduit le sort,
J'osois de ton amour soupçonner le transport ?

BELVIDERA,

Le pourrois-tu, grand Dieu !... d'une flamme vulgaire,

L'absence, ou le malheur, sont l'écueil ordinaire ;
Mais la mienne s'accroît de tes maux & des miens,
Qu'importe à mon amour qu'on t'ait ravi tes biens,
Es-tu moins mon époux ? te dois-je moins la vie ?
Es-tu moins cet objet, dont mon ame ravie
Veut faire pour jamais son bonheur le plus doux,
Dût mon Père & le sort m'accabler de leurs coups ?

JAFFIER.

Dans quel cœur, juste Ciel, mets-tu tant de courage ?

Non, non, l'homme n'est point ton plus parfait ouvrage :

La vertu la plus pure, unie à la beauté,

Est l'ouvrage chéri de la divinité !...

Sexe aimable, & charmant ! sans toi, l'homme
Savage

Jamais du vrai bonheur n'eût entrevû l'image :

Son cœur triste & féroce, autant que ses desirs,
Auroit connu les maux, & jamais les plaisirs !

TRAGÉDIE.
BELVIDERA.

19

Si l'oubli de tes maux dépend de ma constance ;
Cesse de regretter une vaine opulence.
Crois que sans toi , mon cœur ne souhaiteroit
rien.

Qu'il ne peut être heureux , que du bonheur d'un
rien.

Parle , guide mes pas : fût-ce au bout de la terre ;
Ma patrie est par-tout où je pourai te plaire.

JAFFIER.

Chère Belvidera ! quoi , ton cœur généreux
N'est pas épouvanté de mon destin affreux !
Tu peux m'aimer encor !... sçais-tu tout ce qu'en-
traîne

Ce déplorable amour ? ah , romps plutôt ta chaîne ;
Vois la triste misère attachée à mes pas ,
Traînant à ses côtés l'horreur & le trépas ,
Le besoin , le mépris , pires que la mort même !...
Ah ! dussai-je abuser de ta tendresse extrême ,
Dussai-je consentir à tes vœux indiscrets ,
L'amour se nourrit-il de pleurs , & de regrets ?
Son flambeau brille-t'il au sein de l'indigence ?...
Ecoute : tes attraits , ta vertu , ta naissance ,
Te font de sûrs garants d'un plus heureux destin ;
Si mon trépas te rend maîtresse de ta main ?

30 VENISE SAUVÉE;

Je le veux, je le dois : cours aux pieds de ton
pere,

La nature, tes pleurs, calmeront sa colere:
Rentre dans tous les droits dont je t'ai fait dé-
choir ;

Je mourrai sans regret, flatté de cet espoir.

BELVIDERA.

Poursuis, cruel ! ajoute encor à mes allarmes ;
L'espoir de t'être chère avoit séché mes larmes :
Il flattoit ma douleur, il calmoit mon ennui....
Hélas, si je te perds, quel sera mon apui ?
Si tu mourois sans moi, sans toi pourrois-je vi-
vre ?

Cesse de m'envier le bonheur de te suivre,
De souffrir avec toi, de partager ton sort,
Et de braver ensemble, & la vie, & la mort.

JAFFIER.

Viens, suis-moi...juste Dieu ! si c'est une mor-
telle,

Les malheurs sont-ils faits pour une ame si belle ?

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JAFFIER, *seul.*

Seuil, errant en ces lieux dans l'ombre de la nuit,
 Quel espoir, ou plutôt quel démon me conduit ?
 Viens-je y finir mes maux, ou les accroître en-
 core ?

Une sourde fureur m'agite & me dévore ;
 Chaque pas que je fais ajoute à mes transports :
 Je me crois innocent, & je sens des remords !
 Quel en est donc l'objet ? Suis-je né pour le crime ?
 Et mon ressentiment n'est-il pas légitime ? . . .
 Mais je sens ma faiblesse ; & mes sens interdits,
 Frémissent malgré moi de l'état où je suis :
 La honte, les ennuis que la misère inspire,
 Infectent jusqu'à l'air qu'un malheureux respire !..

SCENE II.

JAFFIER, PEDRE.

PEDRE.

C'Est lui, j'entens sa voix.... renferme tes soup-
 pirs,
 Ami, tout réussit au gré de mes desirs.
 Le désespoir est fait pour une âme commune,
 Souvent, près d'un abîme, on trouve la fortune :
 Qui ne sçait la saisir, ne doit plus la trouver....
 Qu'as-tu fait du seul bien que tu sçus conserver ;
 De ton épouse enfin ?

JAFFIER.

Dans la place voisine ;
 Sous un rustique toit mon malheur la confine ;
 En attendant l'arrêt que l'Enfer, ou les Cieux,
 Vont dicter par ta voix sur le sort de tous deux.
 Quels sont tes desseins ? parle, & sur-tout sois
 sincere.

PEDRE.

Qu'entens-je ? quels soupçons : méconnois-tu ton
 frere ?
 Et ces mâles transports que j'ai crû voir en toi,
 Au récit de tes maux, n'échauffoient-ils que moi ?

Depuis tantôt, le monde a-t'il changé de face?
Un coup du Ciel a-t'il réparé ta disgrâce?
Le Senat entend-t'il les cris de l'innocent?
Ton barbare beau-pere, est-il compatissant?

J A F F I E R.

Puisse-t'il, de cent maux lassant la violence,
Vainement de la mort invoquer l'assistance!

P E D R E.

Le reste du Sénat est-il moins criminel?

J A F F I E R.

A quoi servent les vœux? S'ils irritoient le Ciel,
La foudre dès long-temps en eût purgé la terre.

P E D R E.

Ami, punissons donc, au défaut du tonnerre,
Ces vangeurs sont plus sûrs * ...

J A F F I E R.

Que dis-tu? des poignards!

P E D R E.

N'étonneront-ils pas tes timides regards?
Veras-tu, sans frémir, mille ames généreuses
Se dévouer pour toi, quoique moins malheureuses,
Et vanger à la fois, s'ils ne sont point trahis,
Leur honneur & le tien, le Ciel, & ton pais ?...

J A F F I E R.

Quel rayon de lumiere a passé dans mon âme!
Le feu de tes discours & l'irrite, & l'enflame.

** Mettant la main sur son poignard.*

24 VENISE SAUVÉE;

La vengeance, dis-tu, vient d'armer mille bras?
Ils sont prêts à fraper? & je ne l'étois pas!
De mes plus chers secrets, digne dépositaire,
Tu sçavois ce projet, & pouvois me le taire?
O, mon ami! nos cœurs ne se déguisoient rien;
Mon triste abaillement a-t'il changé le tien?

P E D R E.

Je t'aimois trop, ami, pour exposer ta tête.
Je t'eusse mis au port, sans risquer la tempête;
Mais le danger pressant où je te vois plongé,
Te permet-il de vivre, à moins d'être vangé?
Dès l'enfance, nos cœurs occupés l'un de l'autre,
Peu jaloux d'un bonheur qui n'étoit pas le nôtre,
Formerent-ils jamais de desirs ni de vœux,
Dont l'objet ne tendît au bonheur de tous deux?
La voix de ta douleur, celle de ton injure,
Au plus saint des sermens m'a pû rendre parjure:
Fidèle à l'amitié, peut-on blesser l'honneur?...
Que falloit-il de plus pour décider mon cœur?
Mais sonde bien le tien: consulte ton courage,
Avant que de prétendre en sçavoir davantage!
Aux yeux de mes amis, ta noble fermeté,
Pourra seule excuser mon infidélité.

J A F F I E R.

Te faut-il des sermens, ami, pour me connoître?
Pourroient-ils me lier, si je n'étois qu'un traître?
Quel

Quel autre, mieux que toi, répondroit de mon cœur :

Le vis-tu chanceler au chemin de l'honneur
Et puis-je le quitter, lorsque Pedre me guide ?

P E D R E.

Ami, sans être traître, on peut être timide.
Pour fonder un Empire, il faut bien des vertus :
Mais pour le renverser, il en faut encor plus.

J A F F I E R.

Tes mille conjurés, sont-ils plus que des hommes ?
Sont-ils unis entr'eux, plus que nous ne le sommes ?

P E D R E.

Non : mais mon amitié me fait craindre.

J A F F I E R.

Je sens

Plus que tu ne voudrois tes soupçons offensans :
Des maux dont je gémis, c'est combler la mesure.
Eh bien, sans t'imiter, sans crainte de parjure,
Dicte-moi mon serment, presse, ou retiens mes
pas,

Dispose de mon cœur, & commande à mon bras :
Où faut-il fraper, parle ?

P E D R E.

Au sein de ta Patrie,
Qui n'attend que de nous une nouvelle vie,

C

26 V E N I S E S A U V E ' E ;
Au sein de ces ingrats altérés de ton sang ,
Indignes de la vie autant que de leur rang ;
De ces vils Sénateurs, dont nous trainons les chaî-
nes ;

Fléaux de nos plaisirs , artisans de nos peines ,
Que l'intérêt divise , & que l'orgueil unit ,
Sous qui le foible tremble , & le brave gémit !
Ils dorment les cruels au sein de la mollesse ,
A l'ombre de nos fers , & de notre foiblesse.
Tranquilles dans le crime , ils ne présument pas
Que notre abaissement nous ait laissé des bras !
Que leur sécurité serve à notre vengeance :
Renversons d'un seul coup leur injuste puissance ;
Prévenons leur réveil , par un heureux effort ;
Que ce sommeil , pour eux , soit celui de la mort ;

J A F F I E R.

J'approuve ton transport ; mon ame le partage :
Autant que l'amitié l'honneur t'en est le gage ,
Qu'exige-tu de plus ? ordonne , je suis prêt.

P E D R E ,

De Venise , en ces lieux , on va signer l'Arrêt.
Tu connoîtras bientôt ces mortels respectables ,
Qu'animant des vertus aux tyrans formidables ,
Citoyens de la terre , au-dessus des revers ,
Nés pour vanger le monde , & pour briser ses fers.
Avant qu'à leurs regards je te fasse paroître ,
J'ai des secrets encore à te faire connoître.

Déjà quelqu'un d'entr'eux s'approche de ces lieux.,
Viens , suis-moi , ton aspect pourroit bleiller leurs
yeux.

S C E N E I I I.
RENAULT. *Six Conjurés.*
RENAULT.

SI l'âge, & les travaux joints à l'expérience,
M'ont acquis quelque part à votre confiance,
Croyez , braves amis , que ma sécurité
N'a d'autre fondement que votre sûreté.
Plus ces lieux sont ouverts, plus leurs routes con-
nuës,
Pour nous joindre , ou pour fuir , nous offrent
des issues ;
Tout endroit resserré pourroit être fatal :
Ici , pour nous sauver , il ne faut qu'un signal ;
La nuit cache nos pas dans ces retraites sombres,
Et couvre nos projets du voile de ses ombres.
Tranquilles sur mes soins , comme moi sur vos
cœurs ,
Quand Renault ne craint rien, rejetez vos terreurs.

U N C O N J U R E.

Sur les pas de Renault , nous marchons à la gloire ;

RENAULT.

Amis , la confiance assure la victoire.

C ij

Si nous sommes unis, nous peut-elle échaper ?
 Eh, quel plus noble soin pourroit nous occuper ?
 Mais, Pedre parmi vous ne paroît point encore ?
 Que fait-il ? attend-t'il le retour de l'autore ?
 Ciel ! qui peut retenir les pas de ce guerrier !
 L'eussai-je soupçonné d'être ici le dernier ?
 Si contre mes terreurs sa vertu me rassure,
 De ce retardement que faut-il que j'augure ?
 Peut-il donc oublier que nous sommes ici ?
 Et que puis-je penser ?

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. PEDRE.

PEDRE.

CAlme-toi : le voici,
 Suspens les vains transports d'une injuste colère ;
 De mon retardement, tu sçauras le mystère.
 (*Aux Conjurés.*) Vous occupiez mes soins, mais
 ce fameux projet
 Concerté si long-tems, & toujours sans effet ;
 Ces desseins généreux, ces fruits d'une ame ferme,
 Depuis long-temps conçus, touchent-ils à leur
 terme ?

TRAGÉDIE.

19

Veux-tu long-tems encore irriter nos souhaits ?
 Parlerons-nous toujours, n'agirons-nous jamais ?
 Songe tu, qu'un secret cesse bientôt de l'être,
 Dès qu'un mot révélé peut enrichir un Traître ?
 Que nous risquons ensemble & la vie, & l'hon-
 neur ?
 Et que trop de prudence énerve la valeur ?

RENAULT.

J'aime à voir tes transports, & ce bouillant courage
 Du succès de nos vœux m'annonce le présage.
 Je vous rassemble, amis, pour la dernière fois :
 Embrassons-nous; demain Venise est sous nos loix,
 Demain avec le jour la tyrannie expire,
 La liberté renaît, & fonde votre empire.
 Mais vos cœurs, & vos bras, sont-ils bien affermis ?
 Avez-vous bien songé quels sont nos ennemis ;
 Et que le seul succès rend nos coups légitimes !
 Que si nous succombons, nos projets sont des cri-
 mes ?
 Qu'un Citoyen enfin qui les ose attaquer,
 Doit ou vaincre, ou périr ?

PEDRE.

Qu'avons-nous à risquer ?
 Et de Venise, enfin, quelle est donc la puissance ?
 Épuisée à la fois d'armes, & de finance,

C iiij

30 V E N I S E S A U V E' E,

Reste d'un nom fameux, vaine ombre d'un grand
corps,

Sans concorde au dedans, sans crédit au dehors,
Jadis Reine des mers, aujourd'hui tributaire
De quiconque en son sein ose porter la guerre,
Ingrate à ses sujets, redoutant ses amis,
Nourissant les Tyrans, payant ses ennemis.
Telle est cette puissance à vos yeux redoutable !...
Un jong n'est-il sacré, qu'autant qu'il vous ac-
cable ?

Quarante Sépateurs, par l'abus de leurs droits,
Ont-ils acquis celui de devenir vos Rois.
Et s'ils l'ont usurpé, ne peut-on le reprendre ?
Moins craints, que détestés, qui voudra les dé-
fendre ?

Et fussent ils aimés, qui peut le hazarder
Contre dix mille bras prêts à nous seconder ?
Contre tous leur voisins, contre l'Espagne même ?
Qu'irrita tant de fois leur insolence extrême ?...
As-tu crû me cacher, que son Ambassadeur
De tes hardis projets fut le premier Auteur ?
Que sa haine, son ot, & son puissant génie,
A ce fameux complot donnent l'être, & la vie ;
Tandis que peu suspect, du fond de son Palais,
Il agit en tous lieux, sans se montrer jamais ?...
Frapons, frapons amis, & l'idole est en poudre :
Ce qu'on ose de grand, le succès doit l'absoudre ;

Et ce succès enfin ne peut être douteux,
Si nos cœurs sont d'accord aussi bien que nos vœux;

RENAULT.

En t'approuvant, ami, ton doute nous offense.
Apprent, que la valeur n'exclut point la prudence;
Qu'elle seule détruit, ou fonde notre espoir;
Que, qui veut tout oser, doit aussi tout prévoir.
C'est elle, dont la voix pénétrant dans mon âme,
Du feu de mon courroux a suspendu la flamme;
Et qui m'a prît enfin, que pour bien se vanger,
Il faut loin de sa tête écarter tout danger.
Amis, j'ai tout prévu : marchez à la victoire :
J'assure vos exploits, recueillez-en la gloire ;
Si vous êtes vengés, je me crois trop heureux !...
Je ne dis plus qu'un mot. Dans ces momens af-
freux,

Par la nécessité consacrés au carnage,
Songez bien que le rang, que le sexe, que l'âge,
Ne doivent plus en vous voir des cœurs attendris :
Et qu'un vrai Conjuré, ne connoit plus d'amis.

P E D R E.

Renault, j'en excepte un, son malheur est extrême :
Il a notre secret : c'est un autre moi-même....

RENAULT.

Notre secret à....

P E D R E.

Attends. Il est digne de toi ;
Et pour tout dire enfin, je répons de sa foi.

52 VENISE SAUVÉE;

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER.

JAFFIER.

JE sens que ma présence, en ces momens terribles,
Ne trouve point ici des ames insensibles ;
Je vois dans tous les yeux la crainte, & le courroux,
J'en gémis ; cependant me voici parmi vous,
Et le Ciel m'est témoin de l'ardeur de mon zèle.
Mais, si malgré ma haine, on me croit infidèle ;
Si les moindres soupçons peuvent vous allarmer,
Parlez : J'ai trop vécu : ce ser va les calmer.

RENAULT.

C'est Jaffier : je prévois le motif qui le guide...

JAFFIER.

Si vous me connoissez, puis je être crû perfide ?
Si mon nom seulement annonce mes malheurs,
Par l'excès de mes maux, jugez de mes fureurs !...
Quel autre, à mes ennuis peut égaler sa peine ?
Quel autre, parmi vous, doit sentir plus de haine ?
Contre un Senat cruel, effroi des malheureux ?
Ah ! puissai-je bientôt, dans son sang odieux,

En partageant vos coups, voir éteindre ma rage!..

RENAULT.

Vous promettez beaucoup....

JAFFIER.

Je tiendrai davantage.

Si mon cœur est suspect, vous pouvez l'éprouver:

Qui n'espère plus rien, est fait pour tout braver....

Mais, vos regards glacés, & ce sombre silence

Ne m'apprennent que trop ce qu'il faut que je pense:

J'ai prévu vos soupçons.... gendre d'un Sénateur,

Vous craignez qu'une épouse, en pénétrant mon

cœur,

Saisissant par l'amour l'occasion offerte,

N'en arrache un secret d'où dépend votre perte?

Que ma tendresse enfin ne trahisse ma foi?....

L'honneur m'offre un moyen de calmer votre
effroi.

(Aux Conjurés.)

Daignez vous écarter, amis.... que Renault reste?

Il suffit de lui seul, en cet instant funeste.

(A Pedre, en sortant.)

Toi, ne me quitte point: j'implore ton secours!...

Belvidera, venez?....

RENAULT.

A quoi tend ce discours?

34 VENISE SAUVÉE;
Juste Ciel, où court-il ? & que prétend-il faire ?...
(*A Pedre.*)
Ah , trop crédule ami , que n'as-tu sçu te taire !

SCENE VI.

RENAULT. PEDRE. *Les autres
Conjurés dans le fond du Théâtre.*

JAFFIER , & BELVIDERA *paroissent.*

BELVIDERA.

Que craignons-nous encor ?... Est-ce toi, cher
Epoux ?

Où vas-tu ? le repos n'est-il plus fait pour nous ?

Hâte-toi, rends le calme à mon ame interdite !...

Aurois-je le bonheur d'accompagner ta fuite ?

Menace-t'on tes jours ? puis-je mourir pour toi ?

Sois sûr de mon courage , autant que de ma foi.

JAFFIER.

Ah Dieu ! :...

BELVIDERA.

Que ce soupir ajoute à mes allarmes..

Je frémis !...

JAFFIER.

Cet instant n'est pas fait pour les larmes.

TRAGÉDIE.

39

Si tu m'aimes toujours , rappelle ta vertu :

Il faut nous séparer !...

BELVIDERA.

Barbare , que dis-tu ?... ?

Toi , me quitter !... cruel , ôte-moi donc la vie !..

Quel crime ai-je commis , pour être ainsi punie ?

O Dieu ! si mon amour a pu vous outrager ,

Etoit-ce mon époux qui devoit vous vanger ?

JAFFIER , *aux Conjurés.*

Oh , mes amis !... venez , soutenez ma foiblesse ;

Hâtez-vous ?....

BELVIDERA.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse ?...

Mais qu'entens-je ..& que vois-je ? hélas en quelles
mains

Prétens-tu me livrer ?

JAFFIER , *aux Conjurés.*

Si vous êtes humains ;

Si votre ame à l'amour fut jamais asservie ,

Respectez ce dépôt que l'honneur vous confie !..

Toi , Renault , prends ce fer ; & si tu peux douter

Qu'un jour de mes sermens je puisse m'écarter ,

Vange-toi : prive-moi du seul objet que j'aime...

Plonge-le dans son sein... C'est me percer moi-
même !

VENISE SAUVÉE,
BELVIDERA.

O Ciel ! sois mon apui contre un barbare époux.

PEDRE, *retirant le poignard des mains
de Renault.*

Ne craignez rien, Madame, & regnez parmi
nous :

Plus votre époux m'est cher, plus je plains votre
peine...

Suivez-nous, il le faut...

BELVIDERA, *sortant avec les Conjurés.*

O Fortune inhumaine.

SCENE VII.

JAFFIER. PEDRE.

JAFFIER.

M Es yeux détournes-vous de ce spectacle af-
freux !

PEDRE.

Suis-moi : rien maintenant ne s'oppose à mes
vœux.

Qui peut, après ce trait, te croire encor perfide,
Viens-en cueillir les fruits.

JAFFIER.

Cher ami ! ..sois mon guide ;

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELVIDERA, *seule.*

O Ciel ! guide mes pas, sois sensible à mes
pleurs !

Echappons-nous, fuyons de nouvelles horreurs....

Mais où fuir, où cacher l'excès de ma misère ?

Itai-je m'exposer aux fureurs de mon père ;

De mes parens ingrats mendier l'amitié ;

Où d'un parjure époux implorer la pitié ?...

O Dieu ! si ta bonté favorisa ma fuite,

Fermes-tu tout azile à mon ame interdite..

Je suis comble !... Quel bruit redouble mon effroi ?

Quittons ces lieux affreux....



D

SCENE II.

JAFFIER, BELVIDERA.

J A F F I E R.

C Here épouse, est-ce toi ?
D'un austère Devoir, mon cœur brise la chaîne ;
Et l'amour à tes pieds malgré moi me ramène.
Honteux, désespéré d'avoir pu t'allarmer,
Je sens tous tes ennuis, & je viens les calmer..
Tu ne me répons point ? Tu détournes la vue !..
Chete Epouse ? ...

B E L V I D E R A.

Quel nom !... T'est-elle encor connuë ?

J A F F I E R.

Arrête !... de quel trait viens-tu de me percer ?..
Si tu connois mon cœur, ose-tu le bleffer ?
Sur ce cœur malheureux, si tu sens ton empire,
Sçais-tu bien à quel point ce seul mot le déchire !
Si tu sentoies l'horreur dont je fus dévoré,
Dès l'instant que de toi je me vis séparé,
Loin d'aigrir mes transports, ton ame plus hu-
maine,
Se feroit un devoir de partager ma peine !

BELVIDERA.

Si tu penſes ainſi, pourquoi donc me livrer,
A d'infames mortels que tu dois abhorrer ?
Ah, Barbare ! eſt-ce ainſi qu'on prouve ſa tendreſſe ?

JAFFIER.

Hélas, n'augmente point la douleur qui me preſſe :
Coupable en apparence, innocent en effet,
N'accuſe point l'amour ; le malheur a tout fait.

BELVIDERA.

Tu te flatés encor ſur ma foibleſſe extrême !
Le malheur force-t'il à trahir ce qu'on aime ?
Et ſ'il peut nous forcer d'être injuſte, ou cruel,
Eſt-on moins malheureux quand on eſt criminel ?

JAFFIER.

Crois-tu que je le ſois ?

BELVIDERA.

Peux-tu ne le pas être,
Après ce que j'ai vû ?

JAFFIER.

Dieu, que ne ſuis-je maître
De convaincre ton cœur des ſentimens du mien !

BELVIDERA.

Et tu prétens m'aimer ?

JAFFIER.

Ne me reproche rien.

Ah, ſ'il m'étoit permis de rompre le ſilence,
Je détruirois bientôt un ſoupçon qui m'offenſe.

D ij

Tu ne me répons point ; tu veux donc m'accabler ?
 Quoi tu verses des pleurs , & je les fais couler ?
 Malgré tous mes efforts , quoi , ton ame alarmée
 Par la voix de l'amour ne peut être calmée !...
 Eh bien , sur ton époux connois tout ton pouvoir ;
 Jouis de ta victoire , & de mon désespoir :
 Quel que soit le peril où ce transport m'engage ;
 Que faut-il faire enfin ?

BELVIDERA.

M'estimer davantage
 Me dévoiler un cœur , où je ne regne plus ;
 Et d'un ami , du moins , voir en moi les vertus.

JAFFIER.

Quoi , peux-tu soupçonner ?...

BELVIDERA.

Attens... si je t'écoute ;
 Ma foiblesse , & ta voix , me tromperont sans doute ;
 J'en redoute le charme en ce funeste jour ,
 Et mon oreille enfin n'entendrait que l'amour !
 Réponds-moi seulement ; & si je te suis chère ;
 Si tu m'aimes toujours , jure d'être sincère ?

JAFFIER.

Qu'oses-tu demander ?...

BELVIDERA.

Que tu dise , pourquoi
 Tu pousles des soupirs qui ne sont pas pour moi ?

D'où vient que mon époux porte sur son visage
De quelqu' ennui nouveau le sinistre nuage,
Et qu'il prétend en vain dérober à mes yeux ?
Pourquoi vois-je les siens , s'élevant vers les Cieux,
Et retombant sur moi laisser couler des larmes ?
D'où vient que peu sensible à mes vives allarmes,
Muet à mes soupirs , pour la première fois,
Loin de me rassurer , il frémit à ma voix ?

J A F F I E R.

Hélas ! . . .

B E L V I D E R A.

D'où vient enfin , que contraire à lui-même,
Et trahissant les feux d'une épouse qu'il aime ,
Victime des fureurs dont il est agité ,
Il la livre au pouvoir d'un brigand détesté ?

J A F F I E R.

D'un brigand ?

B E L V I D E R A.

Oui , sans doute , & le plus méprisable,
Eh , quel étoit enfin ce conseil redoutable ,
Ce Sénat infernal , à qui ta cruauté
Sacrifioit mes jours , comme ma liberté ?
A qui ce même époux , qui me vante sa flamme ,
Remettoit à la fois , un poignard , & sa femme ?...
Quel étoit ton dessein , en ce moment affreux ?
Me le cacherois-tu , s'il n'étoit odieux ?

D B j

Te verrois-je interdit, & détournant la vue,
 Me confirmer encor un soupçon qui me tue ?
 Va, si je t'aimois moins, tu pourrois m'abuser ;
 Mais ton ame à mes yeux ne peut se déguiser :
 Rien n'échape aux regards d'une amante inquiète,
 Et l'amour est toujours un fidele interprète !
 C'est lui seul que j'écoute, & qui me fait sentir
 Que le crime après soi trainant le repentir,
 C'est le premier devoir d'une épouse qui t'aime
 De t'en sauver l'horreur, en dépit de toi-même.
 Quoi, tu te tais encore ? . . . adieu.

JAFFIER.

Ciel ! où vas-tu ?

BELVIDERA.

Te prouver mon amour, en sauvant ta vertu :
 Je conçois l'entreprise où ton malheur t'engage.

JAFFIER, *l'arrêtant.*

Voilà donc cet ami, dont le mâle courage,
 En démentant son sexe, & bravant le danger,
 Eût gardé les secrets qu'il vouloit partager ?

BELVIDERA.

Voile mieux les soupçons que tu laisses paroître ;
 En éprouvant mon cœur, apprends à le connoître ;
 Ou, si pour te fléchir mes soins sont superflus,
 On doit cesser d'aimer ce qu'on n'estime plus.

JAFFIER.

Il faut céder : en vain ma tendresse s'obstine,
Tu l'emportes : ce mot achève ma ruine !
Tu le veux ? garde-toi de me nommer cruel...

BELVIDERA.

Parle.

JAFFIER.

Apprens qu'un serment terrible & solennel,
Dicté par la vengeance & le devoir austère,
Dès cette nuit m'engage, à tuer

BELVIDERA.

Qui ?

JAFFIER.

Ton Pere,

BELVIDERA.

Mon Pere?...

JAFFIER.

Oui, lui-même, & tous les Sénateurs.

BELVIDERA.

O Dieu ! qu'ai-je entendu?...

JAFFIER.

J'ai prévu tes terreurs :
J'ai cédé malgré moi ; garde-toi de te plaindre !
Si tu crains pour tes jours, apprends à te contrain-
dre...

Tu trembles ? tu pâlis !... ah , si je le croyois...
Si le moindre soupçon , Dieu !...

BELVIDERA.

Tu n'immolerois ?

Frape , assure tes jours , aux dépens de ma vie !...
O , mon Pere ! mon cœur éprouva ta furie :
Les maux que j'ai soufferts auroient dû te fléchir ;
Mais , tu me donnas l'être , & je dois te chérir.
J'oublie , en cet instant , toute ton injustice !...
Barbare ! il est mon Pere , & tu veux qu'il périsse ?
Tu formes ce projet , & l'ose révéler !
Tu me dois à lui seul , & tu veux l'immoler !...
Que dis-je ? peu content du nom de Parricide ,
Ingrat envers l'amour , envers l'Etat perfide ,
Ton cœur , ton lâche cœur qu'enyvrent tes trans-
ports ,

En se livrant au crime , est exempt de remords !
Sous le fer & le feu ta patrie expirante ,
Mon Pere massacré , ton épouse mourante ,
La nature & le sang , la gloire & les vertus ,
Egalement blessés ne t'épouvantent plus !...
La voix de la vengeance , & t'anime & te presse ?
Cruel ! de ton espoir connois mieux la bassesse :
Un motif plus honteux , un plus vil intérêt ,
De Venise , & d'un Pere ont prononcé l'arrêt ,

TRAGÉDIE. 45

Je le vois, je le sens : le malheur qui t'accable,
A tes yeux comme aux miens l'a seul rendu cou-
pable.

Tes indignes amis, aigrissant ta fureur,
Dans les pièges du crime ont entraîné ton cœur :
Malheureux, & proscrits, leur adresse inhumaine
Te rend, en te flatant, l'instrument de leur haine ?
Les fruits en sont pour eux, & l'opprobre pour toi.
Eh bien, poursuis, cruel, mais commence par moi :
Dusses-tu sur ma tête épuiser ta colere,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai mon Pere !...
Pardonne ce transport à mon état affreux :
Mon cœur, jusqu'à ce jour, t'avoir crû vertueux !

J A F F I E R.

Ah, si l'amour me force à souffrir cet outrage ;
De mes amis, du moins, respecte le courage ;
Par la gloire conduits, par l'honneur animés,
Ils sont nés pour vanger les mortels opprimés.

BELVIDERA.

Qu'entens-je ? C'est ainsi que tu crois les connoître ?...

Et Renault, quel est-il ?

J A F F I E R.

C'est un Guerrier. . .

BELVIDERA,

Un traître ;

46 VENISE SAUVÉE,
Un monstre déguisé, digne de mille morts :
Mais l'aspect de ce fer a calmé ses transports. . . .

J A F F I E R.

Renault ! . . .

B E L V I D E R A.

Garantis-moi d'un danger si funeste

J A F F I E R.

Quoi Renault ! . . . Parle

B E L V I D E R A.

Il m'aime.

J A F F I E R.

O jour que je déteste !

B E L V I D E R A.

Dans l'ombre de la nuit , enyvré par les feux ,
Il ne m'a rien caché de ses desirs affreux .
Songe à les prévenir ; ou crains tout d'un perfide
Que son amour aveugle , & que sa fureur guide.

J A F F I E R.

Dieu vangeur ! . . .

B E L V I D E R A.

A ce trait reconnois ton ami ;

Juge de ses vertus ; & des autres par lui.

J A F F I E R.

Ah , traître ! . . . Chère épouse ! . . . Adieu ; sèche
tes larmes ;

Dérobe à tous les yeux ta fuite, & tes allarmes :

TRAGÉDIE.

47

Reviens, parois tranquille, & prévien tout soupçon;
Je prens sur moi le soin de r'ouvrir ta prison.
Tu connois ton époux : Renault n'est plus à crain-
dre.

Je vais, pour te vanger, m'abaisser jusqu'à feindre,
BELVIDERA.

Quoi tu veux me quitter? Envain je te retiens.
JAFFIER.

Il y va de mes jours, & peut-être des tiens.
BELVIDERA.

Je ne te verrai plus! . . .

JAFFIER.

L'état où je te laisse,
Ma terreur, mon amour garantit ma promesse:
Attens-moi, vers la nuit. . . . Ah! songe à t'é-
chaper

BELVIDERA.

Ton regard est trop tendre, il ne peut me trom-
per

Adieu; mais souviens-toi de me rendre la vie! . . .

SCÈNE III.

JAFFIER, *seul.*

Oùbliez-moi, grand Dieu! si jamais je l'ou-
blie . . .

VENISE SAUVÉE,
Quel destin est le mien ? chaque pas que je fais
Me conduit à la honte, ou m'entraîne aux forfaits:
Malheureux ! . . . Mais , quelle est cette voix qui
m'appelle ? . . .

SCENE IV.

JAFFIER, PEDRE.

PEDRE.

C'Est celle d'un ami dont tu trahis le zèle,
Et qui rougit pour toi de te voir en ce jour
Sacrifier ta gloire aux soins de ton amour.

JAFFIER.

Pour être vertueux , faut-il être barbare ?
Et l'amour . . .

PEDRE.

Son flambeau trop souvent nous égare;

JAFFIER.

Souvent il nous éclaire ! . . .

PEDRE.

Est-ce le tems d'aimer,
Quand le devoir t'appelle , & doit seul t'animer !

JAFFIER.

TRAGÉDIE.

49

JAFFIER.

Va l'apprendre au Héros dont tu vantes la gloire
Au sévère Renault

PEDRE.

Ami , qu'oses-tu croire ?
Garde-toi d'écouter quelque aveugle transport ! . . .
Ta femme . . .

JAFFIER.

Est vertueuse , & n'a pas craint la mort . . .
Renault l'aime.

PEDRE.

Renault ! . . .

JAFFIER.

Parrage mon offense.

PEDRE.

Quelle horreur !

JAFFIER.

Tu frémis ? . . .

PEDRE.

Je prévois ta vengeance.
Mais on vient ? . . . cher ami , craignons d'être
entendus :

Suspens-la , s'il se peut , ou nous sommes perdus !

JAFFIER.

Eh bien , malgré ma rage , & mon état horrible ,
J'en suspendrai le coup : il sera plus terrible . . .

E

30 VENISE SAUVÉE ;
Dieu ! peut-on, sans mourir, dévorer un affront ?
Vois le traître ! son crime est écrit sur son front..;

SCENE V.
JAFFIER, PEDRE, RENAULT,
LES CONJURE'S.

RENAULT.

Avant que le Soleil, commençant sa carrière,
Rende à ses lieux proscrits la vie & la lumière,
Ainsi que nos secrets, si mon ordre est gardé,
Entre Venise & nous tout sera décidé.
Sommes-nous tous ici ? vos Troupes rassemblées
D'aucuns secrets remords ne sont-elles troublées ?
L'espoir de la vengeance, & celui du butin,
En flatant le Soldat, le fixent-il enfin ?
Sommes-nous sûrs de lui ? votre prudente adresse,
A-t'elle dans son ame irrité cette yvresse,
Ce fanatisme heureux, dont l'héroïque ardeur,
En aveuglant l'esprit, nous rend maîtres du cœur ?
Tout est-il prêt, amis ?

PEDRE.

Oui, si tu l'es. Prononce :
Le destin du Sénat dépend de ta réponse,
Songe à nous épargner des doutes superflus :
Achève ; parle , enfin, ou ne nous retiens plus.

Je n'oppose plus rien à votre impatience;
 Si j'ai paru long-tems consulter la Prudence,
 C'étoit pour assurer mes projets & vos coups.
 C'en est fait : maintenant je pense comme vous,
 Et livré tout entier au penchant qui m'entraîne,
 Je ne respire plus que vengeance & que haine...
 Détestable Sénat ! Tu vas donc éprouver,
 Qu'il est des ennemis qu'on ne doit point braver ;
 Et que malgré le poids du Pouvoir qui l'accable,
 Un grand cœur outragé n'est jamais méprisable !
 Dans ton sang odieux brulant de me baigner,
 Pérille mille fois qui pourra t'épargner !
 Pérille mille fois le cœur bas & timide *
 Qui soûillé de ton sang, se croiroit parricide !

P E D R E.

Je reconnois Renault.

RENAULT.

Vous l'estimeriez plus ;
 Si les travaux, amis, vous étoient mieux connus ;
 Si les secrets ressorts d'une telle entreprise
 Pouvoient se dévoiler à votre ame surprise ;
 Les peines, les dangers, les obstacles puissans,
 Aujourd'hui surmontés, & demain renaissans,
 Et les divers moyens que mon ame constante
 Sçut combiner entr'eux pour remplir votre attente,

* *En regardant Jaffier.*

E ij

52 VENISE SAUVÉE,
J'épargne ce détail à vos vœux emprellez ;
Après tant de périls, nous vivons : c'est assez.
Usons de cette vie, & du fer qui nous reste,
Pour rendre l'une & l'autre à nos Tyrans funestes ;
Qu'avec tous leurs amis ils meurent confondus ;
S'il en échape un seul, nous sommes tous perdus !...
Jaffier ? tu pâlis !...

J A F F I E R.

Non, je t'écoute... Ah, barbare !... (*à part.*)
Tu peux poursuivre....

R E N A U L T.

Avant que chacun se sépare,
Et que nos intérêts nous tiennent éloignés,
Dans les postes divers qui nous sont assignés,
Songez, braves amis, qu'un instant de foiblesse
Est fatal à la gloire, ainsi qu'à la sagesse,
Que la pitié ne sert, que lorsqu'on est heureux ;
Et qu'il faut triompher, pour être généreux !...
Promettons, jurons donc, que le sang, & les larmes
N'auront, pour vous fléchir, que d'impuissantes
armes ;
Et que celui de nous qui peut être attendri,
Doit être regardé comme notre ennemi....

J A F F I E R, *à part, en sortant.*
Quel serment !....

SCÈNE VI.

Les mêmes Acteurs , excepté JAFFIER.

PEDRE.

JE le jure.

RENAULT.

Avant que je finisse,

Quel sera le destin du traître ?

PEDRE.

Qu'il périsse. . .

Renault ? de ses bourreaux , vois en moi le premier.

RENAULT.

Remplis donc ta promesse , en immolant Jaffier.

PEDRE, *le cherchant des yeux.*

Jaffier ? Ciel ! Que dis-tu ? . . .

RENAULT.

Que ta recherche est vaine.

Il fuit le traître. Pars , ou ta perte est certaine :

Que d'un projet sinistre il reçoive le prix.

Accomplis ta promesse , ou nous sommes trahis.

PEDRE.

Quel soupçon contre lui peut animer ta rage ?

RENAULT.

Amis , en vous parlant , j'observois son visage :

E iij

54 VENISE SAUVÉE,

Il déceloit son ame ; & son air interdit
De tous les mouvemens ne m'a que trop instruit.
Un lâche vainement se force à la contrainte,
Si foible ille toujours percé à travers la feinte ;
Et quel que soit son art, les vains déguisemens
Ne peuvent échaper à des yeux pénétrans
J'ai vu frémir Jaffier : craignez sa perfidie.
J'ai vu dans les horreurs son ame anéantie ;
S'il échape à nos coups, nous sommes découverts ;
Qu'il emporte avec lui nos projets aux enfers.

PEDRE, *L'épée à la main, arrêtant Renault.*

Arrête ? ou la fureur qui de mon cœur s'empare,
De ce nouveau forfait te punira, barbare ! ...
Arrête, arrête, dis-je ? ou j'atteste le Ciel,
Que de tes ennemis tu vois le plus cruel ! ...

RENAULT.

Eh, quel est ton dessein, si tu n'es son complice ?

PEDRE.

D'empêcher, de punir une horrible injustice ;
De défendre un ami contre un vil assassin ;
De prouver sa vertu, de te confondre enfin.
En hommes, mieux que nous, tu prétens te con-
noître ?

Je sais pourquoi Jaffier à tes yeux est un traître :
Tu le hais, il t'abhorre ; & tes coupables vœux
Ne forment contre lui que de coupables vœux.

TRAGÉDIE. 55

Cache mieux les transports de ton indigne flamme :
Il seroit innocent , si tu n'aimois la femme.
Mais un œil criminel , méconnoît les vertus.

RENAULT.

Qu'entens-je ? . . . Oserois-tu ? . . .

PEDRE.

Je n'en dirai pas plus :
Tu rougis ; il suffit . . . Que votre crainte cesse ,
(*Aux Conjurés.*)
Amis , comptez sur moi , je tiendrai ma promesse.
Jathier m'est cher , sans doute , & ma tendre amitié
Peut bien de ses défauts me cacher la moitié ;
Mais dût-on des vertus voir en lui l'assemblage ,
Je le mépriserois , s'il étoit sans courage ;
Ou si je soupçonnois que la voix des remords
Pût d'un cœur aussi ferme affoiblir les transports.
Attendez tout , amis , du zèle qui m'enflame :
Pour la dernière fois , je vais sonder son ame ;
Tout mon ami qu'il est , confiez-moi son sort :
Constant , je le défends ; s'il balance , il est mort.
Si vous me connoissez , c'est assez vous en dire....
C'est à toi maintenant , Renault , de nous instruire
De l'ordre , du signal , & de l'heureux moment ,
Qui doit éterniser notre ressentiment.

35 VENISE SAUVÉE,
Le temps est cher, amis : ne songeons qu'à la gloire.
RENAULT.

Ce papier contient tout.

P E D R E , prenant le papier.

Volons à la victoire ?

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAFFIER, BELVIDERA.

JAFFIER.

TA courageuse adreſſe, eſt ſans doute un miracle !

BELVIDERA.

L'amour épouvanté, ne connoit point d'obſtacle,
Tandis que tout ici ſ'abandonne au ſommeil,
Marchons : de nos Tyrans redoutons le réveil !

JAFFIER.

Où guides-tu mes pas, dans l'horreur des ténèbres ?
N'entens-tu pas des cris, & des plaintes funèbres ?
Quels remords dévorans ! le chemin que je ſuis,
Eſt-il déjà baigné du ſang de mes amis ?...
Digne & fatal objet de ma flamme fidelle,
Où veux-tu me conduire ?

BELVIDERA.

Où la vertu s'appelle ;

38 VENISE SAUVÉE,
Où le nom de Jaffier, désormais illustré,
Aux yeux de l'avenir sera toujours sacré ;
Où le marbre & l'airain, conservant ta mémoire,
Feront vivre à jamais tes vertus, & ta gloire ;
Où nos neveux, enfin, montreront à leurs fils
L'image du héros qui sauva mon pays :
Au Sénat, en un mot.

J A F F I E R.

Ah, malheureuse, arrête ?
Dis plutôt qu'en ces lieux mon opprobre s'apprête ?
Dis plutôt, que mon nom à jamais détesté,
Annoncera ma honte à la postérité ! . . .
Moi, Perfide ? . . . Grand Dieu ! . . . non, laisse moi
barbare.

B E L V I D E R A.

Je vois enfin le sort que Jaffier me prépare.
Entre Renault, & moi, trop long-tems partagé ;
Va, dis-lui le péril où je t'avois plongé.
Que ce fatal poignard, dont tu l'armas toi-même,
Perce le triste cœur d'une épouse qui t'aime ;
Et que mon sang versé, l'assure de ta foi.

J A F F I E R.

Ciel ! . .

B E L V I D E R A.

Peut-être, l'amour qu'il a conçu pour moi ;
A respecter mes jours pourra-t'il le résoudre ?

J A F F I E R.

Sur ma tête, grand Dieu, lancez plutôt la foudre ;

TRAGÉDIE.

59

Que d'exposer encor l'objet de tous mes vœux
Aux coupables transports d'un Rival odieux !
C'en est fait, . . .

BELVIDERA.

Suis-moi donc : viens dévoiler le crime,
Si tu ne veux toi-même en être la victime.
L'heure approche ! attends-tu qu'un perfide signal
De l'Etat menacé marque l'instant fatal ?
Que sans respect du rang , du sexe , ni de l'âge ,
L'impitoyable mort exerçant son ravage ,
Ne fasse qu'un bucher de ces lieux sacrés ?
Que tous nos Citoyens , à tes yeux égorgés ,
Des Conjurés envain implorant la clémence ,
Portent jusques aux Cieux le cri de la vengeance ?
Veras-tu sans frémir ce spectacle d'horreur ?
Et qui peut l'empêcher , n'en est-il pas l'Auteur ?

JAFFIER.

Arrête ! . . .

BELVIDERA.

Si tu perds cet instant favorable ,
Vois de combien de maux tu te rends seul coupable !
Et si l'humanité qui parle par ma voix ,
Sur ton cœur endurci réclame envain ses droits ;
Si l'honneur de sauver Venise , quoiqu'ingrate , !
Et d'en être adoré , n'a plus rien qui te flatte ;
Daigne du moins porter tes regards jusqu'à moi ?
Ou plutôt , cher époux , n'envisage que toi ,

60 VENISE SAUVÉE.

Crains que l'affreux Renault, jouissant de son crime,
Sous l'Etat renversé ne te creuse un abîme.
Que ce lâche mortel, sûr de l'impunité,
Ne recevant des loix que de sa volonté,
N'ose peut-être... hélas, je tremble de le dire !...
Mais il m'aime, & te hait !... ce mot doit te
suffire.

J A F F I E R.

Qu'entens-je ?... est-ce l'amour qui m'ouvre enfin
les yeux ?

Est-ce le Ciel qui veille au salut de ces lieux
Dont l'esprit tout-à-coup & t'anime & m'éclaire ?
Je suis toute l'horreur d'un projet téméraire,
Que mon ressentiment m'a trop sçu déguiser !...
Chère épouse, à quel sort allois-je t'exposer ?
Ton péril de ma gloire étouffe le murmure :
Tes craintes, mes terreurs, ton amour, mon
injure,
Tout te soumet un cœur trop long-tems combattu,
Et ta voix, est pour moi celle de la vertu !..

B E L V I D E R A.

Viens ? courons au Senat. ...



SCENE

SCENE II.

*L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit le
Doge de Venise , avec Priuli , & quel-
ques Sénateurs. GARDES.*

LE DOGE, *tenant une lettre.*

D Une main inconnue !
Mais, comment jusqu'à vous est-elle parvenue ?

PRIULI.

Je l'ignore, Seigneur, mais l'État menacé
Exigeoit tout de moi, je n'ai pas balancé.
C'est à nous d'allier la force à la prudence :
Notre salut, dépend de votre vigilance.

LE DOGE.

Dans cette extrémité que ferons-nous de plus ?
Dans Venise déjà nos Soldats répandus
Marchent, veillent pour nous, & parviendront
peut-être

A saisir l'Ennemi, du moins à le connoître.
S'il ose résister, Seigneur, nous combattons ;
S'il faut ou succomber, ou céder, nous mourrons.

F

82 VENISE SAUVÉE,
C'est tout ce que de nous l'Etat a droit d'attendre
Périllons avec lui.

P R I U L I.

Quel bruit se fait entendre ?...
O Ciel, en cet instant, daigne être notre apui !...
Que vois-je ? c'est Jaffier ! & ma fille avec lui !
Fuyons ; allons cacher ma honte, & ma disgrâce..

SCENE III.

LE DOGE, LES SENATEURS,
JAFFIER, BELVIDERA,
GARDES.

LE DOGE, à *Jaffier*.

Approche : tu connois le coup qui nous menace ;
Convaincus dès long-tems de ton iniquité,
Malheureux ! Qui t'amène en ces lieux ?

JAFFIER.

La Pitié,

LE DOGE.

La Pitié : Parle donc, compte sur ma clémence ;
L'aveu de ton forfait, suffit à ma vengeance.

JAFFIER.

Je crains peu ta vengeance, & brave ton courroux
Celui de menacer, ou vous périfiez tous.

TRAGÉDIE. 63

Garde-toi d'écouter un orgueil téméraire :
Un homme tel que moi , sçait mourir , & se taire,
Si ton farouche orgueil ne se peut démentir ,
Tremble , cruel Sénat , la foudre va partir !

LE DOGE, (*à part.*)

Dieu ! jamais criminel montra-t-il tant d'audace !
Quel est donc ton espoir ? Qu'exige-tu ?

BELVIDERA.

Si grâ ce,

JAFFIER.

Celle de mes amis ; & que vous la juriez.

BELVIDERA.

Accordez-la , Seigneur , ou je meurs à vos pieds !
Je connois le péril , songez que le tems presse . . .

LE DOGE, *après avoir regardé les Sénateurs.*
Tu l'obtiens. Le Sénat garantit ma promesse.
Qui sçait se repentir , a sçu la mériter.

BELVIDERA, *lui donnant un papier.*
Voilà les Ennemis qu'il vous faut redouter.
Seigneur , sauvez l'État d'un danger si funeste.

JAFFIER.

En pardonnant aux Chefs , je te réponds du reste.

LE DOGE, *aux Sénateurs.*

De quel prix pourons-nous acquitter ce bienfait,
Seigneurs ?

JAFFIER.

Tiens ta promesse , & je suis satisfait ;

F ij

44 VENISE SAUVÉE,
LE DOGE.

Est-il tems d'en douter?... dans la Salle prochaine,
Ami, pour un instant, souffre qu'on te remène;
Attends tout du Senat.

SCENE IV.
LE DOGE, LES SENATEURS:
LE DOGE.

Hola, gardes : Partez :
Par ordre du Senat, saisissez, arrêtez,
Tous ceux dont ce billet indique la demeure ;
Allez ; & si quelqu'un vous résistoit, qu'il meure...
Quel complot, juste Ciel ! & qui l'eût pu prévoir ?
Que l'homme est dangereux, quand il n'a qu'un
espoir ! ...

En vain, depuis mille ans, ta Puissance affermie
Allarma tant de fois & l'Europe, & l'Asie :
Nul Monarque à son joug n'a pu t'assujettir,
O, Venise ! un Renault alloit t'anéantir !
Triste sort d'un Etat où l'intérêt domine :
Des Siècles font sa gloire, un instant sa ruine !..
Seigneurs, il étoit tems qu'un heureux coup du
sort,
Par la voix de Jaffier, nous ravit à la mort.

Quelques instans de plus écoulés sans l'entendre ,
Le retour de l'Aurore eût vû Venise en cendre !...
Mais de quel bruit nouveau retentir ce Palais ?...

SCÈNE V.

LE DOGE, LES SENATEURS;
PEDRE, RENAULT, *Les Con-*
jurés enchaînés. GARDES.

PEDRE.

QU'exige-t-on de nous ? Quels sont donc nos
forfaits ?

Toi , Superbe Sénat , crois-tu par cette offense ;
T'acquitter envers moi de ta reconnoissance ?
Ces infames liens sont-ils le digne prix
Des lauriers que pour toi cette main a cueillis ?
Que t'ont fait mes amis, ces Guerriers que tu
braves ?

Tu les charges de fer , les crois-tu tes esclaves ?
Es-tu leur Souverain ? sont-ils nés tes sujets ?
Pourquoi les opprimer , & quels sont tes projets ?

LE DOGE.

De ne pas s'avilir , au point de te répondre,
Lorsqu'un seul mot suffit , ingrat , pour te con-
fondre.

P E D R E.

Parle : quel est ce mot si terrible pour toi ? ...

Ose-tu te flatter qu'il le fera pour moi ?

Achève d'abuser de ton pouvoir suprême.

L E D O G E.

Connois-tu Jaffier ?

P E D R E.

Oui. Je te dis plus, je l'aime.

Je respire par lui ; sa vertu , ses malheurs ,

Ont formé le lien qui réunit nos cœurs ;

Rien ne peut altérer notre amitié fidelle ;

Son bonheur est le mien , & jamais . . .

L E D O G E.

Qu'on l'appelle.

P E D R E, *avec transport.*

Il est ici ! ... Cruel ! Quoi ton fatal courroux ,

Jusques sur l'innocence , ose étendre ses coups ?

S C E N E V I.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER paroît.

P E D R E.

C'est lui ! .. quelle pâleur obscurcit son visage ..

(*à part.*) Quelle horreur me saisit , Ciel ! soutiens
mon courage ! ...

Que vois-je ? Plus que moi tu paroïs abattu !

Ton cœur, moins que le mien, soutient il sa vertu ?

Jaffier, leve les yeux : ces Tyrans implacables,
Par la force enhardis, nous traitent en coupables.
Ami, le sommes-nous ?...

J A F F I E R.

Epargne-moi ce nom...

Jaffier, n'en est plus digne.

P E D R E.

Ah ! quel affreux soupçon...

Quel trouble dans tes yeux, ami, vois-je paroître ?..

Qu'annoncent ces regards, & ces sanglots ?

J A F F I E R.

Un traître.

P E D R E.

O Ciel !... n'attens de moi, ni plainte ni transport,
Venis te rendre aux fers : qu'on me mène à la mort...

(*A Renault.*)

Tu me l'avois prédit : que n'ai-je sçu te croire ?

Mon amitié te coûte & la vie & la gloire.

Pardonne, cher Renault ! pardonnez mes amis !

Vous plaindre, & m'accuser, est tout ce que je
puis.

R E N A U L T.

Va, nous sçavons mourir.

L E D O G E.

Dépouillez votre audace,

Avouez vos forfaits, le Sénat vous fait grace.

68 VENISE SAUVÉE,

P E D R E.

A nous !....

LE DOGE.

Recevez-la de la main de Jaffier.

P E D R E.

Il s'en repentiroit peut-être le premier.

Epargne-moi l'horreur que son aspect m'inspire,

Et par un vil espoir ne crois pas me séduire.

LE DOGE.

Pour la dernière fois , crains nos cœurs irrités !..

Le pardon , ou la mort : choisis ?

P E D R E.

La mort.

LE DOGE.

Sortés ;

C'est être trop bravés. . . Gardes , qu'on m'en ré-
ponde !....

(Aux Sénateurs.)

Ne soyons point ingrats , quand le Ciel nous se-
conde ,

Seigneurs ! le jour , bientôt va calmer notre effroi ;

Rentrons vous , soyez libre.*

J A F F I E R (à part.)

O Cieux ! écrasez-moi !

* A Jaffier.

SCÈNE VII.

PEDRE, JAFFIER, *l'arrêtant au passage.*

JAFFIER.

P Edre ! pour un instant , daigneras-tu m'entendre ? . .

PEDRE.

Quel est ce téméraire , & qu'ose-t-il prétendre ?
Voudroit-il de ma mort retarder les apprêts ?...
Esclave du Sénat , respecte ses décrets :
Je ne te connois plus.

JAFFIER.

Dût ta haine implacable ;
Cruel , aigrir encor ce courroux qui m'accable ;
Quelque horreur que ma vuë en toi puisse exciter ,
Tu ne sortiras pas du moins sans m'écouter !..

PEDRE.

A quel titre ?...peux-tu me le faire connoître ?

JAFFIER.

Ah , quoique malheureux , Jaffier cesse-t'il d'être ?
Tu le vois à tes pieds !....

PEDRE.

Qui toi , vil imposteur ?
Jaffier, cher à mes yeux, & plus cher à mon cœur,

70 V E N I S E S A U V E E,
Tendre, fidèle ami, généreux, magnanime,
Que ne souilla jamais l'ombre même du crime,
Courageux sans audace, & grand sans vanité,
De toutes les vertus ornant l'humanité,
Illustroit un ami, pouvoit tout sur mon ame :
Mais, en toi, qu'apperçois-je ? un perfide, un in-
fame,

Que l'intérêt anime, & la crainte conduit,
Que l'honneur méconnoit, & que la vertu fuit :
Sors, dis-je ? ou crains enfin, que hâtant ton sup-
plice,

Et prévenant ton sort, ma main ne s'avilisse.

J A F F I E R.

Achève ; anéantis, écrase un malheureux :
Mais écoute du moins le dernier de ses vœux !
Ne me refuse pas : c'est le prix de mon crime :
En acceptant la vie, immole ta victime !

P E D R E,

Que j'accepte la vie ! & pour me la laisser ;
Aux pieds de ton Sénat que j'aille m'abaisser ?
Ce dernier trait te peint à mon ame surpris :
Je croyois te haïr, traître ; je te méprise.
Souviens-toi du poignard qui garantit ta foi.
Et si le repentir peut aller jusqu'à toi,
Sens, tout ce que tu dois à l'amitié trahie :
Adieu,

SCÈNE VIII.

JAFFIER, *seul.*

Puis-je survivre à tant d'ignominie ? ..
 Impétueux amour, pourquoi m'as-tu séduit ?
 Inéxorable honneur, à quoi suis-je réduit ! ..
 Et toi, qui d'un ami doit servir la vengeance,
 Dans l'état où je suis ma dernière espérance,
 Fer fatal ! c'est à toi de remplir mon destin :
 Quand je t'invoquerai, ne trahis point ma main.

SCÈNE IX.

JAFFIER, BELVIDERA.

JAFFIER.

Ah ! viens me secourir, si ton ame affermie
 Apperçoit sans horreur toute mon infamie ;
 Si la noble fierté d'un cœur tel que le tien,
 Peut compatir encor aux foiblesses du mien.
 Perdre me méconnoît, me méprise, & m'abhore ! ..
 Je vois couler tes pleurs ! ah, qu'ai-je à craindre
 encore ? ..

72 VENISE SAUVÉE

BELVIDERA.

Je vois trop tard l'abîme où l'amour t'a plongé!...
Pardonne à ton ami, tu seras trop vengé...
Le Sénat le condamne, & sa perte est jurée!...

JAFFIER.

Dieu!...

BELVIDERA.

Quelle horreur se peint dans ta vue égarée?
Quels mouvemens affreux! Quels sinistres re-
gards!...

Ah, cher époux, que vois-je?

JAFFIER.

Eloigne-toi, fuis, pars,
Cruelle, crains ma rage & ma fureur extrême!...
Quoi, tu ne frémis point!...

BELVIDERA.

Craindrois-je ce que j'aime?...

JAFFIER.

Fuis, dis-je? crains ma main dans cet affreux
moment!

BELVIDERA:

N'importe, c'est toujours celle de mon amant!

JAFFIER.

C'est celle d'un époux, que tu rendis parjure;
Qui dans ton sang versé doit laver cette injure...

Quoi,

TRAGÉDIE. 73

Quoi, Pedre va périr ! quoi la main d'un bourreau
Va plonger mon ami dans la nuit du tombeau !
Et c'est moi ! c'est Jaffier qui le mène au supplice !
N'ai-je pas du Sénat dû prévoir l'injustice ?
Où plutôt, malheureuse, ai-je dû t'écouter ?
Arrête ! il est trop tard, ne crois pas m'éviter :
Ton empire est fini. La rage, & la vengeance,
Occupent tout mon cœur, & ton péril commence !

BELVIDERA.

Infortunée ! où fuir ?

JAFFIER.

Tous tes soupirs sont vains ;
Je ne vois plus que Pedre expirant par mes mains.
Je le vois déchiré, sanglant !... je vois les peines
Effrayer des bourreaux les âmes inhumaines...
Exécration ! Sénat ! barbares, arrêtez !
Et détournez sur moi les coups que vous portez.
Frappez ? & sur moi seul épuisez votre rage !...
Perfide, vois son sang ! frémis de ton ouvrage.

(Il tire le poignard.)

Tu sçais que ton époux dut te percer le cœur,
S'il abusoit Renault d'un serment imposteur,
L'instant est arrivé, toi seule l'a fait naître.
Tu me vois homicide, après m'avoir vu traître ;
Meurs perfide . . .

G

74 VENISE SAUVÉE,
BELVIDERA.

Accomplis, termine mon destin ;
Erape, je t'aime encor, en mourant de ta main !

J A F F I E R.

Que vois-je ? quels regards !...aimable enchante-
relle ,

Quel charme te défend de ma main vangeresse ?
Par quel pouvoir soudain me trouvai-je arrêté ?
Quel Dieu calme l'horreur de mon cœur agité...

(Il jette le poignard.)

Triomphe, amour !...& toi, par qui ma destinée
Doit être pour jamais affreuse, ou fortunée,
Hâte-toi de me fuir, crains qu'un nouveau trans-
port ,

En dépit de l'amour, ne te livre à la mort.

B E L V I D E R A.

Je connois ta tendresse, à cet effort insigne.
Calme-toi, cher époux, je vais m'en rendre digne;
Je ressens tes tourmens ; je dois les partager.
Le sort de tes amis pourroit encor changer.
J'ai fléchi ton courroux : mais une autre victoire,
Avant la fin du jour doit signaler ma gloire.
Ou, si mon triste cœur perd un espoir si doux,
Je reviens, à tes pieds, le livrer à tes coups.
Adieu...tu me connois : compte sur ma promesse.

J A F F I E R.

Va, fuis...ô Terre ! ô Cieux, pardonnez ma
foiblesse :

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.
SCÈNE PREMIÈRE.
PRIULI, BELVIDERA.

PRIULI.

Non, tu me suis en vain,...

BELVIDERA.

Je ne puis m'en défendre,
Seigneur, je dois parler, & vous devez m'enten-
dre:

Mon époux.....

PRIULI.

Garde-toi de prononcer ce nom!
Objet de ma vengeance, il la mérite...

BELVIDERA.

Non;
Vous vous trompez, Seigneur, mon époux vous
révère.

PRIULI.

Il immole la fille, & respecte le Père...

G ij

76 VENISE SAUVÉE,

Connois mieux ton époux. Trop foible contre moi,
 Sa perfide fureur croit me fraper en toi ;
 Il croit m'épouvanter du coup qui te menace,
 Et forcer ma foiblesse à demander la grace
 D'un tas de gens perdus, dignes de ses regrets ?...
 Il se trompe : la mort est due à leurs forfaits.
 S'il a pû s'échaper au sort qu'on leur apprête,
 Qu'il craigne cependant de menacer ta tête :
 L'enfer même, à mes coups ne l'arracheroit pas !
 Toi, si tu crains la mort, tu peux suivre mes pas ;
 Rentre dans mon Palais.

BELVIDERA.

Et votre ame est fermée

Aux mortelles terreurs dont je suis allarmée !
 Ah, mon Pere, ah Seigneur, pouvez-vous ou-
 blier

Que c'est mon amour seul qui désarma Jaffier ?
 Qu'il s'est perdu pour moi ? que je lui dois la vie ?
 Et que sans lui, la vôtre auroit été ravie ?
 Que ce Sénat enfin, qui triomphe aujourd'hui,
 Ne subsisteroit plus, ou serviroit sous lui ?
 Que si de vos transports écoutant l'injustice,
 Vous rejetez mes pleurs, il faut que je périsse,
 Victime de l'amour, autant que du devoir,
 Par la main d'un époux, ou par mon désespoir ?..
 Par ces genoux sacrés, qu'avec ardeur j'embrasse,
 Ah, que devant vos yeux mes larmes trouvent
 grace !

PRIULI.

Dieu! pourquoi ton amour a-t'il trompé mes soins?
J'eusse été plus heureux en te chérissant moins.

BELVIDERA.

Seigneur! si mon hymen irrita votre haine,
Songez que le devoir en consacre la chaîne;
Que vous futes vengé mille fois par mes pleurs;
Et que le feu de l'âge est pere des erreurs.

PRIULI.

Tu ne peux m'attendrir, qu'en m'avoilant la tien-
ne....

Mais voyons si ton ame est digne de la mienne...
Ton époux, me dis-tu, doit vanger par ta mort
Celle des Conjurés, si leur funeste sort
N'est changé par mes soins?... J'entreprends leur
défence;

Je me flatte....

BELVIDERA, *vivement.*

Ah, Seigneur, quelle reconnoissance!...

PRIULI.

Suspens-la.... J'entreprends, dis-je, de les auver,
Si ton indigne amour cesse de me braver;
Si, rentrant dans le sein d'une auguste famille,
Tu méconnois Jaffier, & redeviens ma fille.

BELVIDERA.

Ah, cruel!...

VENISE SAUVÉE,
PRIULI.

De ton cœur je prétends les combats...

BELVIDERA.

Juste ciel !...

PRIULI.

Que dis-tu ?

BELVIDERA, *avec transport.*

Que je cours au trépas !...

(*à part.*) PRIULI.

Arrêtez... de l'amour, quelle est donc la Puissance,
Quand les feux sont fondés sur la reconnoissance ?
Lorsqu'elle peut d'un Pere appaiser le courroux,
Elle affronte la mort de la main d'un époux !...
Approche : à ce seul mot, ton ame toute nue,
Chere Belvidera, s'est offerte à ma vue.
En voyant ton amour, je vois que ton vainqueur,
Malgré tous mes soupçons, est digne de ton cœur.
C'en est fait, je me rends. En vain de la nature
Je prétendois encor étouffer le murmure,
Lorsque tout me condamne, & tout parle pour
toi ;

Quand ma douleur, enfin, te montre un Pere en
moi !...

Viens ma fille * je sens toute mon injustice,
J'en gémis... Il est temps que ta peine finisse ;

Il l'embrasse.

Dans ce juste dessein rien ne peut m'arrêter :
Le Sénat me doit trop , pour ne pas m'écouter :
J'y vole , espere tout.

SCENE II.

BELVIDERA , *seule.*

Ciel, qui me rends mon Pere
Mes pleurs ont-ils enfin déformé ta colere ?
Vois-tu d'un œil plus doux ce couple infortuné ,
Dont l'amour par ta voix paroilloit condamné ?
Et ce rayon d'espoir que nous voyons éclore,
D'un jour moins ténébreux annonce-t'il l'aurore ?
Pourrai-je désormais , libre dans mes transports ,
Voir un Pere sans crainte , un époux sans remords ?
Et partageant entre eux mes vœux , & ma ten-
dresse ,
En faire mon bonheur , & te bénir sans celle ?
Oui , je l'espere ! ... En vain un noir pressentiment
Vient-il troubler encor un espoir si charmant :
Un Pere , est toujours Pere : & quand son cœur
pardonne ,
Malheureux mille fois celui qui le soupçonne !

SCENE III.

BELVIDERA, JAFFIER.

BELVIDERA.

JE revois mon époux !..

JAFFIER.

Ah , malheureuse !

BELVIDERA.

O Ciel !..

Eh bien , s'il faut mourir , frappe ! achève cruel :
Je te rends ta victime , abrège son supplice ;
Perce ce triste cœur ...

JAFFIER.

Crois-tu que je le puisse ? ...

Non, tu ne mourras point ; allez d'autres sans toi ,
Vont du sort aujourd'hui subir l'injuste loi.
Ton pere ne peut rien. Sa tardive clémence
Veut en vain du Sénat révoquer la sentence :
On ne l'écoute point. Mes amis vont mourir !
Et moi , je vis encor ! .. Et toi ...

BELVIDERA.

Je vais périr ,
Je le vois : si déjà ton cœur m'a condamnée ,
Je ne combattrai plus contre ma destinée ,

Sans plainte, sans murmure, aux pieds de mon
époux,
Je baiserais ses mains en tombant sous leurs coups,
A mes yeux seulement caches-en l'apparence ;
Force, pour un instant ta douleur au silence :
Imite s'il se peut, ces transports innocens,
Qui jadis enchantoient nos ames, & nos sens :
Que les feux de l'amour animant ton visage,
Du coup qui me menace écartent le présage ;
Dans tes embrassemens rassure un tendre cœur :
Il recevra la mort, sans en sentir l'horreur !

JAFFIER.

Ecarte de mes yeux cette image terrible !
Je suis trop malheureux, pour n'être pas sensible :
Cé n'est pas à l'amour à creuser ton tombeau,
Et je te chéris trop pour être ton bourreau.
Réponds-moi seulement. Depuis que l'Hyménée,
A mon funeste sort a joint ta destinée,
Vis-tu jamais tes vœux traversés par les miens ?
Ai-je eu quelques plaisirs, qui ne fussent les tiens ?

BELVIDERA.

Non, tu m'aimas toujours : j'étois trop fortunée !

JAFFIER.

O toi, qui des humains règles la destinée,
Arbitre souverain de la terre & des Cieux,
Du plus fidèle époux entends les derniers vœux !..

82 VENISE SAUVÉE,

Que la gloire, & l'honneur, empressés autour d'elle,
Répandent sur sa vie une splendeur nouvelle,
Flatent son avenir de l'espoir le plus doux !
La consolent, enfin, de la mort d'un époux.

BELVIDERA.

Qu'entens-je ? . . .

JAFFIER.

Mon arrêt : ma perte est résolue.

BELVIDERA.

Révoque cet arrêt, ou je meurs à ta vue.
Songe que l'amour seul, en cet horrible instant,
Peut suspendre le coup de la mort qui m'attend.

JAFFIER, à part.

Quel supplice ! . . . O vertu ! Soutiens un cœur
qui t'aime. . .

BELVIDERA.

Au nom de mes terreurs, au nom de l'amour même,
me,

A mes embrassemens ne te dérobes pas ! . .

JAFFIER.

Tu pleures, malheureux ? . . Non tout veut mon
trépas.

L'honneur me le prescrit, & l'amitié l'exige,
Le Ciel même l'attend : j'y cours. . . Laisse-moi, dis-
je ?

TRAGÉDIE.

81

Ou ce funeste instant va terminer mon sort.

BELVIDERA.

Cher époux !...

On entend un coup de cloche , ou des cris dans l'éloignement.

JAFFIER.

Entens-tu ce signal de la mort ?
Et ces lugubres cris , précurseurs des supplices
Que ton Sénat prépare à mes tristes complices ?
Moment terrible !

BELVIDERA.

Hélas !...

JAFFIER.

O Ciel , ô mon ami !...
Ah Pedre !.. sons affreux ! vous m'appellez aussi.
La voix de l'émilié vient se joindre à la vôtre :
Pourrois-je en cet instant en écouter un autre ?...

BELVIDERA.

Puisque l'amour succombe en ce cruel combat ;
C'est à toi , Juste Ciel ! de fléchir le Sénat...
Que la tendre Pitié , s'exprimant par ma bouche ,
Défarme la fierté , le pénètre , le touche :
Donne enfin à ma voix ce talent enchanteur,
De parler à l'esprit par l'organe du cœur !...

Cher époux, attens tout de l'espoir qui me guide :
S'il me trompe, ma main ne sera point perfide.

JAFFIER.

Hélas ! ..

SCENE IV.

JAFFIER, PEDRE, *allant au
supplice.*

PEDRE, *aux Gardes.*

MArchons, amis, ne craignez rien de moi :
J'ai vû de près la mort, & toujours sans effroi.
Mon sort est trop affreux, pour regretter la vie.

JAFFIER.

Quel spectacle !... arrêtez : c'est Jaffier qui supplie.
Le Sénat me connoît, & son inimitié
Ne peut en cet instant blâmer votre pitié.
Ecartez-vous : des yeux, gardez votre victime :
(*Il met la main sur son épée.*)

Si vous me refusez, je partage son crime...
Je vous la rends bientôt : ma tête en est garant.
Reflez ?

PEDRE.

C'est toi Jaffier ? ce transport me surprend.
Qu'an-

Qu'annonce-t'il ?

JAFFIER.

Ma rage, & mon état horrible !
Vois, & plains ton ami, si tu n'es insensible !...
Comme un vil criminel à tes pieds prosterné,
Détestant, maudissant le jour où je suis né ;
D'horreur, & de regrets, vois mon âme troublée
Succomber aux remords dont elle est accablée !

PEDRE.

Grand Dieu !...

JAFFIER.

Tu t'attendris !... serois-je moins haï ?

PEDRE.

Puis-je te croire encor ?

JAFFIER.

Non, car j'ai trahi !
Vois seulement mes pleurs.

PEDRE.

Pardonne à ma colère :

Tu sens trop tes remords, pour n'être pas sincère...
Tu m'aimas, je le sçais : l'amour seul t'a séduit ;
Il a creusé l'abîme où ta main m'a conduit !...
Ta foiblesse, à mes yeux, seroit moins pardonnable,
Si tu t'en prévalois, pour être moins coupable.
Dans mon ressentiment je mourrois affermi,
Méprisant à la fois, & l'ami, & l'ami.

H

84 VENISE SAUVÉE,

Mais , ton cœur plus sincère , en m'avouant son
crime,

Me force d'oublier que j'en suis la victime.

Dût être mon destin mille fois plus cruel,

Tu ne t'excuses pas : tu n'es plus criminel !

Surmonte les transports où ton cœur s'abandonne.

L'austère honneur condamne, & l'amitié pardonne.

Je meurs moins malheureux !... cher ami , leve-toi :

Ton repentir te rend plus à plaindre que moi.

J A F F I E R.

Quoi , tu m'aimes encor ? ô vertu que j'admire !...

Quoi , j'ai pu te trahir ? tu meurs , & je respire...

P E D R E.

Je te l'ordonne :

J A F F I E R , *avec transport.*

Eh bien , c'est donc pour te vanger ?

Pour effacer ta honte , ou pour la partager ;

Pour punir tes bourreaux , & vangeant ta mémoire,

Elever sur leur tombe , un trophée à ta gloire.

P E D R E.

Tu t'égares , Jaffier : nos projets découverts,

Du Sénat , désormais , tiendront les yeux ouverts.

C'est risquer sans espoir , & ta gloire & ta tête.

J A F F I E R.

Cher ami !...

P E D R E.

Si tu l'es , songe au sort qu'on m'apprête :

TRAGÉDIE.

Vois-tu cet échafaut ? & ces honteux apprêts,
Que ton Sénat destine à punir les forfaits
Est-ce ainsi qu'un grand cœur doit perdre la lu-
mière ?
Est-ce là qu'un soldat doit finir sa carrière ?...

SCENE DERNIERE.
JAFFIER, PEDRE, GARDES,
UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneurs ? ...

PEDRE.

Je vous entens...

JAFFIER, à l'Officier.

Arrêtez ? le Senat

Ne se souillera point d'un si noir attentat.

Est-ce en vain qu'à ses pieds mon épouse trem-
blante

Daigne implorer ?...

L'OFFICIER.

Seigneur, je l'ai vuë expirante !...

23 VENISE SAUVÉE,

Sa main d'un coup mortel....

PEDRE, à l'Officier.

Je vous suis...ô, Jaffier !..

JAFFIER.

Je t'entends. L'amitié doit-elle supplier,

Pedre : en mourant, du moins, tu vas me re-
connoître !...

Embrassons-nous...meurs libre... & sois vengé
d'un traître.

* Il poignarde Pedre, & se tue.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier,
une Tragédie qui a pour Titre : *Venise sauvée* ;
& je croi que l'on peut en permettre l'impression.
le 11 Janvier 1747.

CREBILLON.

De l'Imprimerie de JORRY.

34

